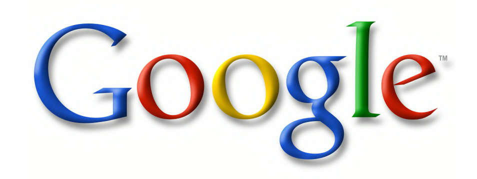
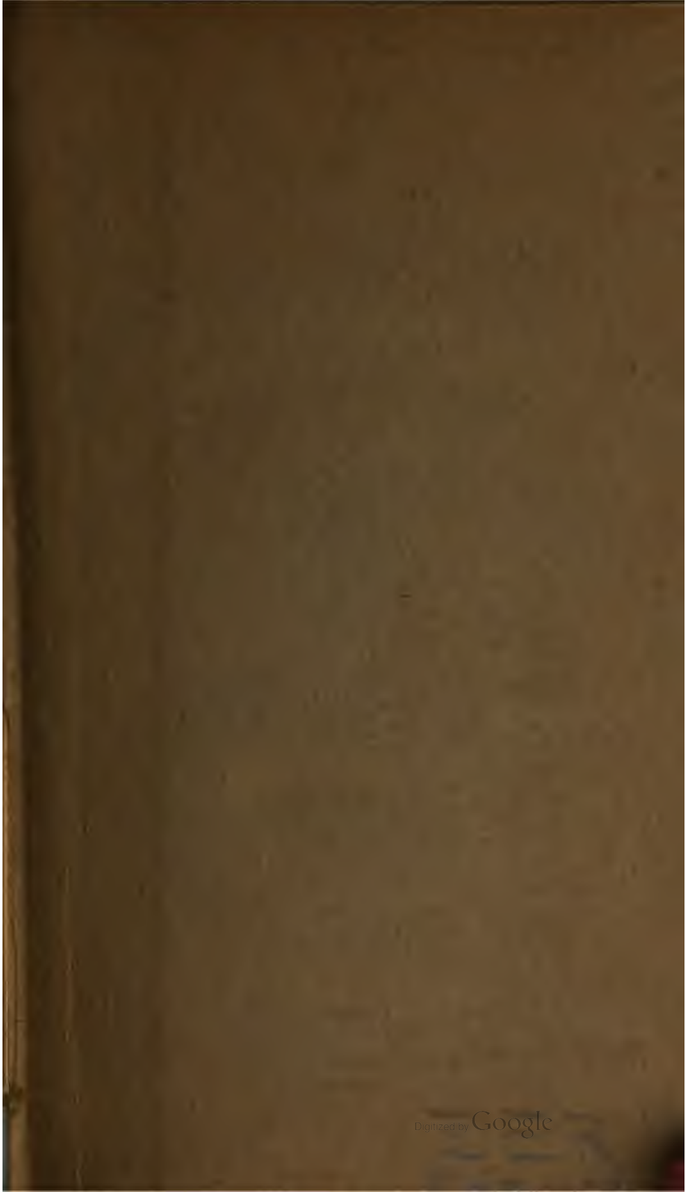
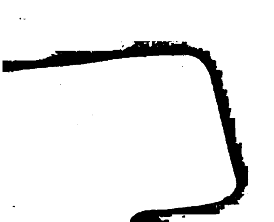

Google







CORRESPONDANCE

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

LETTRE 121.

La marquise de Pompadour à la maréchale d'Étrées.

Août 1757.

Je vous félicite sincèrement, madame la maréchale, sur la gloire que vient d'acquérir votre ami : mon amitié pour vous et mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa victoire. Le duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le maréchal de Saxe, et il n'a pas mieux réussi contre son illustre élève. Mais, au milieu de ma joie, je sens une vraie douleur, de voir

qu'on lui ôte le commandement de son armée, au moment même de son triomphe. Un homme que je n'aime pas, plein d'ambition et de vanité, a persuadé que la guerre allait trop lentement, qu'on aurait pu la terminer dans une campagne, et qu'il était le héros à qui le ciel avait réservé cet exploit. C'est cet homme qui va succéder au brave d'Étrées, au grand étonnement de toute la France et de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher maréchal revienne, mais couvert de lauriers et honoré de l'estime publique, ce qui est plus que suffisant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, du moins, je le crains, perdra beaucoup par sa retraite. Outre ce motif, qui me rend si sensible à sa disgrace, ma tendresse pour vous est un nouveau sujet de douleur, quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous, ma chère amie, vous voyez que je ne suis pas toute-puissante : je n'ai pas été consultée dans cette affaire, sans quoi vous con-

cevez bien que tout se seroit passé différemment. Votre vertu et votre courage vous mettront au-dessus des injustices de la fortune; et c'est, convenez-en, encore un bonheur. Quant à moi je ferai tout mon possible pour changer votre sort, et je serai toujours votre amie.

LETTRE 122.

La maréchale d'Étrées à la marquise de Pompadour.

3 août 1757.

Si quelque chose est capable d'adoucir mon chagrin, madame, c'est la part que vous y prenez; mais la disgrace actuelle de M. le maréchal n'est pas le seul motif de mes peines. Le comte de Gisors est venu encore tout botté chez moi, immédiatement après avoir soupé avec le roi. Il me parle avec amertume des manœuvres criminelles qui avaient enlevé à M. le maréchal le fruit de sa victoire. M. de *** a trop de talent pour qu'on puisse attribuer à l'ignorance les con-

seils qu'il lui a donnés, premierement, pour faire différer la bataille (sans doute jusqu'à l'arrivée de M. de Richelieu), et ensuite croyant qu'elle était résolue, pour la faire perdre. Le roi s'impatientait de la lenteur des opérations; il a témoigné qu'il voulait que son armée avançât. M. le maréchal a obéi, et les ordres de Sa Majesté auraient été couronnés des plus brillans succès, si son ministre lui-même ne s'était uni aux ennemis de la gloire de M. d'Étrées, pour faire manquer son plan. Je ne demande point justice; je ne l'engagerai point à la demander. Je suis revenue de ces illusions: je suis de sang-froid. Je connais le prix de la faveur et j'y renonce. J'approuve le sévère mépris que M. le maréchal fait de la cour. Ce serait un délire que d'en attendre un acte d'équité. S'il veut vivre dans la retraite, je la partagerai avec joie. Le rôle et le nom de courtisan me sont également odieux: vous serez peut-être la seule femme de la cour avec qui je conserverai des relations.

Adieu, ma chère amie; si je persiste dans les sentimens où je suis, je n'aurai guères besoin de consolations. La bataille d'Hastenbeck me rend aussi fière de notre disgrace que de notre gloire. L'affront était terrible, sans une victoire aussi brillante. Aujourd'hui il retombe sur les intrigans qui ont ourdi cette trame.

LETTRE 123.

La marquise de Pompadour au prince de Soubise.

Novembre 1757.

Vous n'avez pas besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du roi et de la France, qui sont surpris et irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un général battu est soupçonné mauvais général dans l'esprit du public. Les Parisiens sur-tout sont furieux; ils ont commis des insolences à la porte de votre hôtel; voilà quelles sont les douceurs de ma situation, et ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le roi vous estime tou-

jours, et je crois que vous conserverez votre faveur; mais vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes : on dit que le roi de Prusse nous a tendu un piége, et que vous y avez donné maladroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur ces matières : la guerre ayant été heureuse jusqu'ici, il est bien triste pour vous et pour la nation, que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos, et que vous soyez le premier à nous faire verser des larmes. Ne perdez cependant pas courage, vos amis vous seront fidèles et utiles. Venez, prouvez devant toute la France que vous avez rempli le devoir d'un bon général à Rosbach, et que cette défaite est la faute du sort, et non pas la vôtre. Ce sera le premier plaisir que j'aurai goûté depuis la perte de cette malheureuse bataille. Consolez-vous, espérez, et portez-vous bien. Je suis fâchée contre votre prince Hilbourghausen. Il paraît que cet homme a beaucoup de présomption et très-peu de capacité. Il a demandé le premier la bataille, et il s'est sauvé le premier. Le

renard qu'il croyait prendre a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard, etc. etc.

LETTRE 124.

Le prince de Soubise à la marquise de Pompadour.

Neustadt, 18 novembre 1757.

Je me suis mal expliqué, madame, si je vous ai donné lieu de croire que je voulais me justifier auprès de vous. Je vous ai regardée comme mon amie; je vous ai confié mes peines : ma justification, je ne la dois qu'au roi et à la nation; mais je ne l'entreprendrai pas. J'ai été malheureux et mal secondé. Je veux bien qu'on me croie ignorant et maladroit. Les reproches de mes amis, les mauvais propos des courtisans, les insolences du peuple, ne peuvent me blesser aussi cruellement que les réflexions déchirantes et le noir chagrin qui me tourmentent depuis mon désastre. Toute la France voudrait m'excu-

ser, que je ne m'excuserais jamais moi-même! Dès qu'un général a des forces suffisantes, on le rend responsable de toutes les fautes qu'il commet ou qu'il laisse commettre, et l'on a raison. Je crois que je ne tarderai pas à avoir l'honneur de vous voir. Je vous dirai des choses que je ne puis, ni ne veux confier au papier.

LETTRE 125.

La marquise de Pompadour au maréchal de Noailles.

1er. Juillet 1758.

Hélas! vous aviez raison, M. le Maréchal, il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont ce que tout le monde avait prévu. On disait qu'il était brave et aimait la gloire, comme tous les Bourbons, mais qu'il n'était pas bon général. On disait vrai, et l'événement a justifié le jugement du public. On rapporte que le roi de Prusse sachant qu'il avait été nommé pour commander notre armée,

dit qu'il fallait que la France fût dans une grande disette de généraux, puisqu'on avait choisi un ecclésiastique. Le comte de Charolois, qui se connaît en hommes, et qui connaît son frère, lui dit, à son départ pour l'Allemagne : Ah! mon frère, vous feriez mieux de dire votre bréviaire. Le conseil était fort bon; mais malheureusement pour lui et pour nous, il n'a pas voulu le suivre; on rapporte même qu'il était à faire la débauche avec ses amis dans sa tente, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchait; qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendît le canon ronfler à ses oreilles, et ne se leva de table, avec ses braves amis, que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie contre ce pauvre prince; et cela ne peut être vrai, parce que cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible qu'un prince du sang soit assez lâche et assez bas pour se déshonorer ainsi lui-même et son pays, de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer, M. le maréchal, nous commençons à douter du succès de la guerre ; nous

sommes battus par-tout, et nos premières victoires ne servent qu'à augmenter le sentiment de nos disgraces présentes, de même qu'un homme riche qui tombe dans la misère souffre doublement quand il se rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre est sur-tout horrible pour les vaincus ; les fonds nous manquent, les peuples se découragent et sont misérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, et quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le misérable point d'honneur qui gouverne le monde, est aussi puissant sur l'esprit des princes que sur celui des particuliers ; mais il est infiniment plus funeste dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il est bien triste pour nous que votre âge vous empêche d'agir, M. le maréchal : donnez-nous au moins des conseils, et sauvez-nous, etc.

LETTRE 126.

Le maréchal de Noailles à la marquise de Pompadour.

Paris, 3 juillet 1758.

Vous me demandez mes conseils, madame la marquise, et j'en suis flatté, car c'est une nouveauté pour moi, que de voir consulter un vieillard. Mais à quoi serviront mes conseils? On les prendra pour ceux d'un insensé; car je conseillerai de retrancher tous les membres où la gangrène s'est mise, pour ne conserver que ceux qui sont encore sains; malheureusement les parties nobles sont attaquées et la guérison est difficile. Oui, madame, la tête de la nation est corrompue, et de-là viennent nos désastres. Il semble que la colère du ciel nous enlève tous les jours le petit nombre de bons sujets que nous avons. Je portais une grande amitié à ce comte de Gisors. Je n'ai point connu de jeune homme qui donnât de plus belles espérances. Ses

carabiniers ont fait des prodiges, et sa conduite montre assez qu'il était digne de commander cette troupe brillante et brave. Le billet qu'il a écrit de son sang à son père, sur le brancard dont on s'est servi pour le transporter hors du champ de bataille, est un chef-d'œuvre d'héroïsme et d'amour filial : « *Je suis expirant, mon cher papa. Ne pleurez point ma mort. J'ai repoussé trois fois l'ennemi avec le corps que j'ai l'honneur de commander. Ah! si je pouvais vous embrasser encore!* » Je sens le désespoir de son père. Ce malheureux vieillard, quelle douceur peut-il trouver encore dans la vie? Un fils unique, une créature aussi parfaite! On dit que le roi signalant la bonté de son cœur, est allé, avec sa famille, voir ce père désolé : qu'il est entré dans sa douleur. Il ne l'a point consolé; il l'a plaint. Oh! qu'il est affreux de perdre son unique enfant! Mais quelles horreurs on débite! On dit que ce jeune héros est victime de la jalousie de deux officiers-généraux, qui l'ont sacrifié pour contrarier une opération de

M. de St.-Germain. Le croyez-vous, madame, qu'une telle horreur puisse entrer dans l'esprit des officiers français? Depuis que je sers le roi, je n'ai rien entendu de pareil, et je ne le crois pas. On plaisante ici sur les plus grands revers; on vient de m'apporter l'épigramme suivante, dont l'auteur mériterait la Bastille et une pension.

Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre,
Clermont se bat comme un apôtre,
Et sert son dieu comme il se bat!

L'épigramme est très-ingénieuse; mais elle tombe à faux; car M. de Clermont est brave comme son épée. Voilà donc M. de Contades qui lui succède. Nous verrons s'il fera mieux. Vous conviendrez qu'il est bien honorable pour cet officier d'aller prendre le commandement de la seule armée que le roi ait en campagne, tandis qu'il y a vingt maréchaux de France qui le contemplent, l'œil bas et les bras croisés.

LETTRE 127.

Le cardinal de Bernis à la marquise de Pompadour.

Paris, 30 octobre 1758.

Madame,

Vous refusez de me voir ; vous êtes donc réellement cause de ma disgrace, et c'est ce qui me la rend insupportable. Mais quels sont mes crimes envers vous? Jusqu'ici je n'ai entendu que des bruits vraiment populaires, que des imputations vagues, auxquelles je veux cependant répondre, puisqu'elles ont fait impression sur vous ; sur vous, madame, dont l'estime et l'amitié me sont plus précieuses que toutes les dignités humaines. Je les examinerai, ces crimes prétendus, après vous avoir rappelé mon histoire en peu de mots. Sortons un moment du tourbillon des grandeurs, et rentrons dans la foule des gens aimables, où j'ai eu le bonheur ou le malheur de

vous connaître. Madame d'Etiolles attirait alors autour d'elle tout ce que Paris a de séduisant; elle réunissait dans un degré supérieur l'esprit, les talens et la beauté. Quelques bagatelles, dont je fais en vérité bien peu de cas moi-même, quelques agrémens peut-être dans le commerce, me donnèrent une sorte de célébrité qui vous fît desirer de me connaître; vous pouvez vous rappeler, madame, que je ne recherchai point le premier cet avantage, non que j'en fisse peu de cas; mais, entraîné alors dans une autre sphère, je songeais moins à étendre le cercle de mes liaisons, qu'à me faire aimer des connaissances que j'avais formées, et vous savez de quelle nature était alors mon ambition; enfin je vous fus présenté. Il parut que vous souhaitiez que je cultivasse votre société. Je m'y livrai avec d'autant plus d'empressement, que j'y trouvais beaucoup de charmes, et que je satisfaisais en même temps mon goût pour les plaisirs et la dissipation. Mais bientôt il s'éleva un autre ordre d'événemens. Vous fîtes une fortune rapide

et singulière; graces à votre amitié, la mienne ne le fut pas moins. Mes goûts changèrent avec mes occupations : j'eus quelque ambition; j'en fais l'aveu d'autant plus volontiers, que c'est vous qui la fîtes germer chez moi, et qu'elle ne m'a jamais rien inspiré dont j'aie à rougir. On m'a accusé cependant d'avoir fait servir une autre passion, moins élevée peut-être, mais plus douce à satisfaire que celle-ci. Vous pouvez aussi, mieux que beaucoup d'autres, savoir ce qui en est. Jusqu'ici, enfin, je ne suis point criminel; mais je vais commencer, selon vous, madame, et selon mes ennemis, à le devenir. Le rang auquel je suis parvenu, m'a, dit-on, enivré. J'ai vu sous les deux derniers règnes et sous celui-ci trois hommes d'une naissance peut-être inférieure à la mienne, parvenus à la même dignité, passer promptement de l'obscurité du cabinet, au faîte de l'autorité : je me suis cru digne d'une fortune aussi haute. J'ai voulu m'emparer de toutes les parties du ministère, et réunir en ma personne les différentes

branches du pouvoir. L'exécution de ce dessein, cependant, était impraticable tant que vous jouissiez de la faveur. Je vous devais tout; mais, né avec un cœur ingrat, je n'ai pas balancé à vous sacrifier à mon ambition. L'occasion s'en est bientôt présentée. Le roi, qui m'honorait de sa confiance, m'a demandé un précis des moyens que je croyais les plus propres à faire cesser les calamités publiques. Au lieu de ce précis, j'ai rédigé le tableau des maux actuels, et je l'ai terminé, en disant que le seul moyen d'y remédier, était de donner à un homme de génie une autorité illimitée sur toutes les parties de l'administration, et d'éloigner tous ceux qui pourraient empêcher l'exercice de cette autorité ou en être jaloux. Quant au choix, j'ai fait entendre qu'il ne pouvait tomber que sur moi. Voilà, madame, dans toute son énergie, le roman de mes crimes; et c'est d'après de pareilles fables, que vous jugez une amitié éprouvée pendant plusieurs années, que vous me précipitez dans un abyme de maux, qui

empoisonnent tous vos bienfaits. Ne deviez-vous pas sentir que ce projet était trop absurde, pour qu'il pût entrer dans l'esprit d'un homme qu'on n'a pas encore accusé de stupidité, quoiqu'on ait voulu m'imputer les malheurs arrivés sous mon ministère, tandis qu'on devrait peut-être me rendre graces de tous ceux que j'ai prévenus. Je connaissais le roi; je savais d'avance qu'il s'indignerait contre un sujet qui voudrait régner sous son nom; je ne pouvais ignorer que du moment qu'il a régné par lui-même, personne n'a pu sans folie se flatter de parvenir au rang de premier ministre. Ce plan, inexécutable par lui-même, je le rendais extravagant, en le faisant dépendre de votre chute. Croyez donc, madame, qu'en proposant au roi de me charger de toute l'administration, je n'ai jamais songé qu'à me conduire d'après sa volonté et vos conseils, et qu'en lui parlant d'éloigner ceux qui pouvaient en concevoir de la jalousie, je n'ai eu en vue que des personnes qu'il est inutile aujourd'hui de nommer, mais dont,

peut-être, vous aurez vous-même un jour à vous plaindre. Des intentions droites m'ont rendu le plus malheureux des hommes, et mon malheur, c'est vous qui le causez. C'est vous qui avez le plus contribué à mon élévation : la grandeur est devenue mon élément, et un nouveau besoin pour moi. Je ne connais plus les plaisirs qui ont fait autrefois tout mon bonheur. Si je ne reste dans la sphère où vous m'avez élevé, je tombe dans l'inexistence et le néant, maux qui sans vous m'auraient toujours été inconnus. Mais mon sort dépend encore de votre volonté : calmez le roi, montrez-lui mon respect, ma soumission; je ne lui redemande point les emplois dont il vient de me priver; mais qu'il souffre ma présence. Vous-même, madame, permettez que je vous voie, et je vous indiquerai des moyens très-simples de me faire rester à la cour; ils sont d'une exécution d'autant plus facile, que ma disgrace n'a encore aucun éclat, et peut-être mes conseils ne seront pas inutiles à votre conservation.

LETTRE 128.

La marquise de Pompadour au cardinal de Bernis (1).

Votre situation me touche, quoique vous l'ayez méritée; et si je pouvais changer votre fortune, je le ferais encore, comme si vous en étiez digne : mais il y a des choses que je ne puis ni demander ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années : vous étiez pauvre, mais heureux et aimable : votre ambition et mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été employé dans les affaires, qu'on s'est aperçu qu'il y avait une grande différence entre le talent de faire de petits vers et celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous, m'affligeaient; mais je n'osais vous croire incapable, et j'attribuais au défaut d'expé-

(1) D'abord ambassadeur à Vienne, puis ministre d'État.

rience ce que j'aurais dû attribuer au défaut de lumières. J'espérais toujours, jusqu'au moment où l'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement beaucoup à me plaindre de vous; néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenait, et si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'Etat. Parlons sérieusement : pourquoi déplorez-vous si amèrement votre prétendue disgrace? Qu'avez-vous perdu? Les inquiétudes et les tourmens de l'ambition, et vous avez retrouvé le repos et la liberté avec un revenu considérable et de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose, c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel, et de regretter le trouble, les inquiétudes et les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison; et si j'étais à votre place, peut-être serais-je aussi faible que vous; mais

j'en rougirais et ne le dirais à personne. Pour revenir au sujet de votre lettre, voici ma dernière résolution, je n'en changerai jamais : je ne m'opposerai pas à votre retour ni aux faveurs qu'on pourra vous faire, et que vous désirez; mais si cela arrivait, ne prenez pas la peine de m'en savoir gré, car soyez sûr que je n'y aurai aucune part, etc.

LETTRE 129.

M. Berrier à la marquise de Pompadour.

Paris, 2 novembre 1758.

Madame,

Je sais combien vous avez contribué à la marque de confiance dont Sa Majesté vient de m'honorer; je ne l'ai acceptée qu'en tremblant. M. de Massiac n'a pas dirigé ce département assez long-temps pour pouvoir réparer le désordre qui s'y était glissé sous M. de Moras, et ce désordre est extrême. La faveur et la cupidité ont introduit des abus que je ne puis réformer, sans exciter contre moi

la tourbe de ceux qui profitent du trouble des affaires publiques pour arranger les leurs. On a laissé prendre à la plume un ascendant infiniment nuisible au bien du service, et j'avoue que ces deux jours de travail m'ont déjà fait voir que tous les subalternes qu'employait M. de Massiac, sont infectés de la même corruption; mais rien ne m'effraie. Ces réformes intérieures sont l'affaire d'un peu de fermeté. Le rétablissement de notre marine, voilà l'objet essentiel, et les fonds que le roi y destine me paraissent suffisans pour le remplir. Que les autres ministres me secondent, et je garantis que l'armement réussira. L'instrument le plus précieux est tout trouvé: une nation brave et guerrière par essence. C'est un trésor que ne possèdent pas les Anglais. Ces insulaires, estimables à bien des égards, ne sont pourtant qu'un peuple de marchands, et l'on ne fait point d'or avec de l'argile. Les Anglais ne surpasseront jamais les Carthaginois, tandis que nous, ainsi que les Romains, instruits par nos désastres, si nous parvenons à mettre le

pied sur les rivages de la Carthage moderne, je réponds de sa destruction. Je m'attends à être regardé ce soir comme un insensé, lorsque je développerai mon plan devant le conseil du roi. C'est pour cela que je veux d'avance l'exposer aux bons esprits, pour les prémunir contre les mauvaises impressions qu'on cherchera à leur donner dès que je me serai mis à découvert. Voici donc le précis de mes desseins, et premièrement l'aveu de nos sottises.

Je crois que nous avons eu grand tort de diriger vers le Hanôvre tout le feu de la guerre. A quoi nous a servi de nous rendre les maîtres de ce pays qui, dans aucune supposition, ne peut nous rester? Aussi n'en fera-t-on pas grand cas, si, à la paix, nous proposons de le rendre comme un équivalent de ce qui nous aura été enlevé. Cependant la guerre que nous entretenons dans ce pays, quelque peu fructueuse qu'elle soit, même en la faisant avec avantage, nous coûte annuellement soixante millions, sans parler de l'énorme subside que nous payons à la maison

d'Autriche, et des sommes que nous versons à pleines mains dans toutes les cours d'Allemagne. Il faut convenir cependant que le système a dû changer depuis le commencement de la guerre, et nous agissons comme s'il ne l'était pas. Je doute fort que nous puissions parvenir, comme nous nous en étions flattés, à faire recouvrer la Silésie à l'Impératrice-reine; ainsi, n'espérons jamais voir l'Infant don Philippe en possession du Brabant. D'ailleurs, croyez-vous que la maison d'Autriche-Lorraine vît elle-même avec tranquillité une branche de la maison de France s'enrichir de ces beaux restes de l'ancien royaume de Lorraine? J'ai peine à me le persuader. On nous répond de l'Impératrice-reine; mais qui nous répondra de son successeur, ou plutôt du successeur de son successeur? Je ne fais qu'indiquer les fautes du plan que l'on suit actuellement. Voyons, madame, si le mien est moins défectueux. Au lieu de nous épuiser sur terre en opérations inutiles.....

N. B. L'original de la lettre est dé-

chiré dans cet endroit, et si l'on en juge par l'événement, le plan de M. Berrier, en supposant qu'il eût été adopté, n'était pas de nature à exciter nos regrets.

LETTRE 130.

La marquise de Pompadour à M. Berrier (1).

Ne parlons point de remerciemens, monsieur; si j'avais connu un plus habile homme que vous, je l'aurais recommandé. Témoignez votre reconnaissance au roi, en faisant mieux que vos prédécesseurs; c'est le plus beau compliment et le seul que j'attends de vous. Il faut sur-tout à présent une grande intégrité et de grands talens pour un emploi de cette importance: c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle

(1) D'abord lieutenant de Police à Paris, puis contrôleur-général, et enfin secrétaire des Affaires étrangères.

la conserve long-temps. Ils disent encore que cela pourrait produire une révolution dans le Gouvernement; que, pour le moins, l'autorité royale en souffrirait; qu'une grande marine, et le grand commerce qui en est la suite, supposent la liberté des sujets, comme dans une monarchie mixte, telle que l'Angleterre, ou dans une république telle que la Hollande. Si cela était, il n'y aurait pas le petit mot à dire: je ne serais pas bien-aise que le roi descendît de son trône, et que de maître absolu il devînt le premier serviteur de l'État. Croyez-vous, monsieur, que les Français soient faits pour la liberté, ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables? Il me paraît que c'est une mauvaise excuse pour les ministres précédens, et elle ne saurait être bonne pour leurs successeurs. Travaillez donc, monsieur, avec zèle, et faites respecter le nom français sur les deux mers. Votre département est le plus important, comme le plus difficile: qui commande à la mer, commande à la terre. Vous serez étonné

qu'une femme vous parle de tout cela ; mais ma situation est singulière en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois que les femmes peuvent avoir raison et donner de bons conseils : votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu et de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, monsieur, je vous souhaite autant de bons succès, que vos ennemis et les miens vous en souhaitent de mauvais.

Je suis, etc.

LETTRE 131.

Le duc de Broglie à la marquise de Pompadour.

Du village de Berghen, 14 avril 1759.

Madame,

Je m'empresse à vous faire parvenir une relation de la bataille qui s'est donnée hier. J'y ajouterai que le prince d'Ysembourg vient de mourir de ses blessures. Je suis réellement fâché que M. de Saint-

Germain n'ait point eu part à cette affaire; mais on nous pressait, et nous n'avons pu attendre plus long-temps.

Il est arrivé un petit accident à votre protégé. Je l'avais envoyé vers onze heures du soir reconnaître si M. le prince Ferdinand se retirait en effet. Il revient au bout d'une demi-heure et me fait son rapport d'une manière très-satisfaisante; mais d'un air ému : je le vois même devenir fort pâle, et je m'aperçois que cela occasionne un petit scandale parmi les officiers présens. Avez-vous peur jusqu'au milieu de nous, monsieur, lui dis-je assez durement?.... Pardon, mon général.... Il s'évanouit. On veut le secourir, on voit le sang couler; il avait eu le bras cassé d'une balle, en s'acquittant de ma commission, et cet accident ne l'avait pas empêché de venir m'en rendre compte avec un courage vraiment héroïque, et qui ne l'abandonna qu'à la fin de sa narration. Vous saurez, madame la marquise, que dans ma petite armée j'ai mille jeunes gens de cette trempe, et que dans un jour d'affaire il y a un grand

nombre d'actions tout aussi courageuses, dont on ne parle seulement pas.

LETTRE 132.

La marquise de Pompadour au duc de Broglie.

Avril 1759.

M. LE DUC, le roi et la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait respirer et nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui savaient se battre et vaincre. Le service important que vous venez de rendre au roi ne restera pas sans récompense. Il est fort satisfait de votre conduite ; les peuples sont dans la joie ; pour moi, je vous servirai de tout mon pouvoir, par justice et par inclination. Vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme ; vous imitez les mêmes exemples, et vous irez encore plus loin. Je vous remercie

bien de la relation que vous m'avez envoyée ; elle est charmante pour le fond et pour la forme ; le vieux maréchal dit que vous vous battez et que vous écrivez comme César. Tous nos maréchaux sont jaloux ; c'est là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, et surtout un homme comme le prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire sur-tout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux Français l'exemple de la valeur et de la conduite, et nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je souhaite, M. le duc, que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, etc.

LETTRE 133.

La marquise de Pompadour à la maréchale de Contades.

Août 1759.

Les malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie consternent toute la nation ; mais pour moi, par ma situation, ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parce que j'ai souvent part au choix des hommes, et que je suis presque toujours trompée. Le peuple, dans son injuste et extravagant dépit, va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang et la gloire de la nation : je lui pardonne, mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre : je suis bien fâchée, et pour vous et pour moi, que ce soit M. de Contades qui ait été là. Tout le monde parlait bien de lui ; on vantait par-tout sa valeur et

ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur, et il est parti avec une confiance que je partageais, et qui a été bien trompée. Il court un billet que le prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, partisan de son armée. Le voici tel qu'on me l'a montré : « Je livre demain bataille aux Français; s'il échappe un seul équipage, vous en répondrez sur votre tête. » Ce billet fait connaître que le prince était sûr de sa victoire, et qu'il ne faisait pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complette; tous les équipages et les munitions ont été pris, et nous voilà presque sans armée : tout est perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve personne; les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort; mais je me plains seulement à une amie. Je voudrais de tout mon cœur que notre maréchal pût justifier clairement sa conduite; ce qui est bien difficile.

Je suis, etc.

LETTRE 134.

A la marquise de Pompadour (1).

13 août 1759.

Votre lettre, madame, a mis la maréchale au désespoir. Pouviez-vous douter que cette malheureuse affaire ne lui eût déjà causé un chagrin violent? Tous les Montmorency, les La Fayette, les Chimai, ne l'ont pas plus épargnée. Mais vous, madame; vous, son amie, vous l'accablez de reproches humilians. Elle n'a pas le courage de vous répondre; c'est ce que je fais pour elle, en vous priant, au nom de l'amitié, de la ménager davantage. Je conviens que la fermentation est violente; le mécontentement est à son comble, et pour accroître la douleur générale on publie des édits accablans.

Cependant, madame, le départ de M. le maréchal d'Étrées présente une lueur d'espoir que chacun saisit avec

(1) Cette lettre n'est pas signée, et est écrite en réponse à la précédente. (*Note de l'Éditeur.*)

empressement. On se dit : voilà une bataille perdue, cela est terrible ; voilà des édits, cela est désolant ; mais le maréchal d'Étrées part, tout sera réparé.

On vient de me dire que le comte de Saint-Florentin était allé ce matin trois fois chez M. le maréchal de Belle-Isle. Il y a certainement quelque lettre de cachet sur le tapis. Aussi, l'on assure que le maréchal part dans vingt-quatre heures pour Metz, où il est exilé. De grace, faites-moi dire un mot à ce sujet. Mon coureur a ordre d'attendre une réponse. Vous connaissez, madame, mes sentimens pour vous, etc.

LETTRE 135.

La marquise de Pompadour au duc de Bouillon.

1759.

Je vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir et un plaisir de vous obliger, mais je ne veux pas de remerciemens. Les petits services que je peux rendre je les rends de bon cœur. Je les

dois au mérite ; et quand je paie mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux maréchal, qui, comme vous savez, est très-fertile en projets. Je souhaite que cette fois il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire. Louis XIV en a donné l'exemple et s'en est repenti. Dieu veuille que Louis XV ne se repente pas ! Quoi qu'il en soit, la chose est résolue, et la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand et infortuné prince Charles Édouard, nous aime encore assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux Anglais ? L'expédition est dangereuse, mais grande et digne de lui. Son nom, sa réputation, son mérite et sa valeur nous donneraient beaucoup à espérer. Des hommes bas et jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire et à faire des folies à Bouillon ; mais des hommes bas et jaloux ne méritent pas d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une

fois. Si ce prince s'ennuie de sa retraite et de son obscurité, voici peut-être la dernière occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, et s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disait, *l'épouvantail des Anglais*.

Je vous prie de présenter mes très-humbles civilités à madame la duchesse : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser ?

LETTRE 136.

Le duc de Bouillon à la marquise de Pompadour.

2 décembre 1759.

J'AI reçu, madame, la lettre dont vous m'avez honoré. M. le prince Édouard est résolu à tenter toutes les entreprises dignes de son courage et de sa naissance. Il n'a jamais témoigné de répugnance que pour les expéditions d'aventuriers ; mais celle-ci est combinée de façon à le

couvrir de gloire et à rétablir ses affaires, si elle réussit ; si elle manque, c'est un malheur qui ne peut les empirer. Fasse le ciel que cette expédition soit plus heureuse que l'entreprise du mois dernier ! Je regrette bien cette belle escadre que les Anglais viennent de disperser et de détruire. Cette idée de leur porter la paix dans leurs propres foyers, les armes à la main, me paraissait grande et noble : c'est la première fois qu'on aurait vu un ambassadeur et un ministre plénipotentiaire du roi, débarqués au milieu de la guerre avec une flotte victorieuse sur les rivages d'Albion ; et c'était un rôle honorable pour le duc, après avoir vaincu les Anglais à Saint-Cast, de les forcer à accepter la paix à Londres.

Je n'entre dans aucun détail au sujet de mon grand parent ; j'espère avoir l'honneur de vous voir après-demain. Je pars cette nuit pour Navarre, et je m'arrêterai deux fois vingt-quatre heures tant à Paris qu'à Versailles. La mort de M. le prince de Talmond, qui

m'oblige de m'éloigner avec tant de précipitation, ne me permettra pas d'y faire un plus long séjour. Il a desiré que je fusse le dépositaire de tous ses papiers ; et comme la Trappe est peu éloignée de mon château, je pourrai remplir ces tristes devoirs, sans beaucoup d'embarras et sans presque sortir de chez moi. Ces bons Pères me mandent qu'ils sont aussi affligés de sa mort qu'ils ont été édifiés de sa vie. L'amour paternel a su adoucir pour lui l'horreur du moment fatal. La perte de son fils l'avait précipité, il y a dix ans, dans cette effrayante demeure. Il a vécu, jusqu'à la fin de ses jours, dans l'amertume et le silence. Accoutumé aux délices de la cour, il s'est soumis volontairement à toutes les pratiques religieuses de cette règle austère. Enfin, la mort si affreuse pour tant d'autres, l'a délivré de toutes ses afflictions, et l'espoir de rejoindre son fils la lui a fait regarder comme le souverain bien. Cette perte aura sans doute renouvelé le chagrin de madame la princesse de Talmond. On me mande

qu'elle se propose de retourner auprès de M. le prince Jablonowsky ; mais quelle apparence ! il y a dix ans que son mari est mort pour elle, comme aujourd'hui.

LETTRE 137.

La marquise de Pompadour au maréchal de Belle-Isle.

Paris, 1759.

Je suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot. On me recommande sa famille, et malgré le malheur des temps je ferai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritait un meilleur sort. Il a vécu et il est mort en héros ; les Anglais même le craignaient et l'admiraient : c'en est assez pour sa gloire, mais ce n'est pas assez pour celle de la France : il était la dernière espérance de notre marine, et malheureusement il n'est plus. Je le répète ; je veux prendre soin de sa famille. Les grands hommes

sont rares; il faut honorer leur mémoire, et inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrais n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien; c'est le seul qui me convienne et qui me soit agréable.

Votre département, M. le maréchal, est de diriger le gouvernail de l'État au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage; c'est tout ce que nous osons espérer et demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur le nouvel impôt : je crois qu'il y a de bonnes choses; mais il y a trop d'obscurité et trop peu de détails. Je vous en parlerai encore. Je suis, etc.

LETTRE 138.

Le maréchal de Belle-Isle à la marquise de Pompadour.

Paris, 10 mars 1760.

Madame,

Vos regrets sur la mort du capitaine Thurot font l'éloge de votre patriotisme et de votre sensibilité. Sa perte me touche

aussi très-vivement. Je ne puis cependant, à propos d'un accident de cette espèce, m'apitoyer, comme vous, sur le sort de la monarchie; elle est toujours puissante et redoutable. Des revers passagers ne doivent pas nous faire désespérer de la république, et je ne puis m'imaginer que la guerre finisse d'une manière aussi désavantageuse pour nous que vous paraissez le présumer. Si même ce malheur arrive, il ne faudra pas croire pour cela que tout est perdu. Quelle nation de l'Europe a autant de ressources intérieures? Quel empire est aussi fortement uni, aussi heureusement situé, aussi bien arrondi, aussi riche de ses productions naturelles et de l'industrie de ses habitans? Où trouverez-vous une noblesse aussi nombreuse, animée de cet esprit de générosité et de grandeur, de cette bravoure, de ce désintéressement qui fait la force des républiques? Je parle sur-tout de cette noblesse casanière dont nos élégans font si peu de cas. Cette légèreté, cette mollesse qu'on reproche à nos militaires, existent-elles encore

quand il s'agit de combattre? Un bon gouvernement ne les fera-t-il pas disparaître à jamais? Quel peuple sera plus laborieux, plus actif, plus industrieux, si on peut, dans des temps moins rudes, diminuer un peu le poids des charges publiques? Si nous parlons des connaissances utiles ou purement agréables, nos écrivains, nos géomètres, nos statuaires, nos peintres, nos architectes, ne sont-ils pas appelés de tous côtés par les souverains qui font cas des sciences et des arts? Notre langue n'est-elle pas la langue de l'Europe? nos écrits, bons et mauvais, depuis l'*Esprit des Lois* jusqu'aux opéra-comiques, n'ont-ils pas la même vogue chez les étrangers qu'à Paris? nos danseurs, nos décorateurs, nos cuisiniers, nos friseurs, ne sont-ils pas de toutes parts les hommes merveilleux? Je ferais pitié à nos penseurs modernes, s'ils m'entendaient raisonner de la sorte; mais vous, madame, vous connaissez le prix de ces babioles.

Sortez cependant de Paris, quittez cette contrée étrangère, et empestée

pour parcourir la France; voyez ces provinces que leur éloignement met à couvert de la contagion de la capitale, et dites s'il y a une nation plus attachée à son prince et à sa patrie, plus juste, plus modérée, plus humaine, plus gaie, car la gaieté est, selon moi, une vertu politique et qu'il faut conserver soigneusement. Je n'aime les vertus farouches et sauvages que chez les Scythes. La nature leur refuse les douceurs de la vie; c'est donc une vertu que de les mépriser, un bonheur de ne les pas connaître; mais nous qui habitons le plus beau climat qui soit sous le ciel, jouissons sans remords des biens qui nous environnent. La nature est douce, riante, autour de nous; que nos mœurs le soient également. Tout en déplorant nos désastres, examinons quelles sont nos ressources, et ne couvrons pas tous les objets d'une teinte noire, qui nous empêche de discerner ce qu'ils ont de consolant. Ne présageons point des catastrophes épouvantables, ou prévenons-les, puisqu'elles ne sont point inévitables.

Vous voyez, madame la marquise, que l'amour du bien public occasionne des contrariétés entre ceux même qui le désirent le plus vivement ; mais si tous ceux qui sont à la tête des affaires s'en occupaient aussi sincèrement que vous et moi, tous seraient bientôt d'accord, et de cet accord résulterait la félicité publique.

On a en effet proposé dans le conseil du roi, ainsi que vous m'en aviez prévenu, de diminuer le subside que nous payons aux Autrichiens. On allègue que vingt-quatre millions sont une somme considérable dans les circonstances actuelles ; que nos armées seules remplissent déjà bien au-delà des stipulations expresses ; j'ai combattu fortement cette proposition. Je suis convenu que nous n'étions point obligés par un traité à ce que nous faisions ; mais que nous étions liés par des engagemens équivalens à un traité, au tribunal de l'équité, et mon avis a prévalu. Le roi est l'homme le plus juste de son royaume, et c'est là ce qui soutient notre considé-

ration chez les étrangers, qui, pendant la durée déjà fort longue, mais toujours trop courte, de son règne, n'ont pas été trompés une fois.

Il faut que je vous tire d'inquiétude. C'est moi qui vous intriguai tant au bal. Convenez que j'avais raison de prétendre que dans cent ans vous ne me devineriez pas. Je vous dirai confidemment que mille personnes vous ont reconnue; vous saurez ce soir par quelle aventure. J'ai fait cette école dont je m'étais gardé depuis dix ans. On assurait qu'il y avait *quelqu'un* avec vous; mais j'avais eu l'honneur de l'entretenir deux heures auparavant à Versailles. D'ailleurs, j'aurais parié tout mon bien, que dans les circonstances présentes il ne se serait pas permis ce plaisir.

Je suis, madame, avec respect, etc.

LETTRE 139.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

J'AI vu madame de Lussac, qui m'a donné un baiser pour elle et un pour vous; je lui ai fait beaucoup de caresses, parce qu'elle est votre amie, et qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle comtesse, vous avez de jolies amies: la beauté cherche la beauté : cela n'arrive guère parmi les femmes, mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre sexe, tout le mérite d'un galant homme, et c'est sur-tout pour cela que je vous aime. La mort de madame de Crussol est étrange. Comment! enlevée en deux jours par une petite fièvre. Les amours ont sans doute bien répandu des larmes: que les belles femmes qui se portent bien vont avoir peur! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable sur la terre: on apporte au monde un joli visage, et

voilà qu'il se ride en moins de trente ans, après quoi une femme n'est plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre chose. Savez-vous bien qu'après le plaisir de vous voir ou de vous écrire, un des plus grands pour moi est à présent la lecture. Voilà comme les goûts changent : je ne pouvais pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plaît toujours et qui persuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit, plus d'éloquence et plus d'humanité. Je suis étonnée que Voltaire fasse de si belles choses à son âge, et qu'il soit si gai, si humain; car la vieillesse est dure, et toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connus étaient chagrins, bizarres, bourrus, ne riaient jamais et haïssaient surtout les jeunes gens. Croyant que c'était un effet naturel de l'âge, je craignais presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure; mais l'exemple de M. de Voltaire me rassure, et fait voir que c'est le vice de l'homme,

et non pas de l'âge : il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrais pas répondre que je serai gaie; mais je tâcherai d'être contente et résignée. Cependant, entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme.

Mais à propos, savez-vous que la jeune marquise de Pecquigni a quitté le rouge et couvre sa gorge? elle était hier à la messe du roi, belle et modeste comme un ange, et priait Dieu avec une dévotion qui faisait enrager les hommes, et plaisait beaucoup aux autres femmes par le même motif; car c'est une redoutable rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chère comtesse; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime, etc.

LETTRE 140.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

Paris, 2 avril 1760.

Vous m'écrivez des choses charmantes, madame; mais je n'aime pas que vous me disiez comme un compliment bien flatteur, *que j'ai le mérite d'un galant homme;* je ne veux pas de ce mérite là. Je ne desire que celui de femme estimable, et un peu, en même temps, celui de femme aimable, si ces messieurs pourtant veulent bien le permettre. Après cela, que j'aie quelquefois des caprices, que je sois un peu inconséquente, que je prenne de l'humeur pour rien, que j'aie beaucoup de goût pour tout ce qui est amusant, que j'aime la parure, les spectacles, les jolies fêtes sans *mescolo*, ce sont là, mon amie, de petits péchés dont jamais je ne dirai mot à mon directeur. Tout cela tient à mon sexe; en un mot, je ne veux point le renier. Il faut rester telles que nous fit la

nature, et je crois en vérité que, s'il fallait opter, j'aimerais mieux être une femme galante qu'un *galant homme*.

Oui, madame, j'ai lu et vu jouer l'*Ecossaise*. D'où vient donc votre étonnement? N'est-ce pas toujours Voltaire? *Mais il est vieux, et la vieillesse est chagrine, haït les plaisirs et sur-tout les jeunes gens*. Savez-vous bien, madame la marquise, que voilà d'étranges idées. Moi, j'ai presque toujours vu la vieillesse douce, humaine et compatissante; j'ai vu des vieillards fort gais, et ce sont tous ceux qui ont été honnêtes gens. Ils aimaient la jeunesse; ne pouvant plus jouir des mêmes plaisirs, ils se faisaient une félicité du bonheur des autres; ils étaient communicatifs, les jeunes gens ne les fuyaient pas, et trouvaient toujours quelque chose à gagner avec eux. Quant à ceux qui sont hargneux et bourrus, ils ne sont pas si nombreux que vous l'imaginez, et d'ailleurs je m'en méfie, j'ai peine à croire qu'ils aient vécu honnêtement étant jeunes.

Mais d'où me vient cette humeur con-

trariante? car, sans m'en douter, ma bonne amie, voilà que je désapprouve tout ce que vous m'avez écrit. Je crois que c'est la corvée que j'ai faite ce matin qui en est cause. L'oraison funèbre qu'a prononcée *monseigneur* de Troyes, m'a mortellement ennuyée, ne lui déplaise. A quoi bon de l'esprit et des épigrammes dans un morceau de ce genre? Il est d'ailleurs impossible de reconnaître madame Infante, au portrait qu'il en a fait. On pouvait dire mieux et plus vrai. Il ne tenait pourtant qu'à moi de m'amuser. Le vicomte bleu et la nouvelle épousée se sont fait des signes, se sont parlé des yeux à travers la décoration du catafalque et les crêpes du sarcophage.

C'était un contraste plaisant : elle était belle comme une Andromaque, sous son habit noir. C'est dommage : cette jeune femme se perdra. Je vous dirai tout cela demain.

LETTRE 141.

La comtesse de Baschi à la même.

Comme je m'ennuie, et que j'ai la migraine, je vais vous écrire; c'est un remède qui m'a toujours réussi. Il se passa hier au cercle une scène que je veux vous raconter la première. Il y avait un maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas long-temps, une bataille et son honneur. Cependant il paraît plus fier et plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La duchesse de S.... (1) qui ne perd jamais l'occasion de se réjouir aux dépens des autres, se tourna vers la mère du héros, et lui dit gravement: « Hélas! madame, comment reçûtes-vous la nouvelle de la disgrace de M. votre fils? Dormiez-vous, mangiez-vous? vous cachiez-vous de honte? aviez-vous envie de mourir? » Tout cela fut dit avec le ton que vous lui connaissez. Le maréchal, qui est phi-

(1) Saint-Simon.

losophe, ne voulut pas se quereller avec une femme ; mais il alla se plaindre au roi, qui se mit à rire, et lui demanda s'il avait peur de la langue d'une femme.

Je vous embrasse, etc.

LETTRE 142.

Le maréchal de Richelieu à la marquise de Pompadour.

Compiègne, 30 juillet 1760.

Je ne puis, madame, être plus long-temps en butte aux contrariétés que vous me faites journellement éprouver. J'ai cru jusqu'ici qu'une déférence sans bornes me rendrait votre amitié; mais quoi que je tente, j'ai le malheur de vous trouver en mon chemin, et ma patience est à bout. Si votre mémoire cependant est aussi bonne que la mienne, vous vous rappellerez que nous étions convenus d'autre chose. Mais quel avantage ai-je retiré du crédit que je vous ai procuré ? Ne vous ai-je pas vue protéger

une infinité de gens à qui vous ne deviez rien, tandis que j'étais négligé et qu'on ne m'accordait, tout au plus, que ce qu'on ne pouvait refuser à ma personne et à mes services ? Je conviens que mes qualités vous donnent toutes sortes de droits au crédit dont vous jouissez. Je ne connais personne qui réunisse en un degré plus supérieur l'esprit, les graces, la beauté, les talens. Je n'ai vu aucune femme joindre à tant d'agrémens des connaissances aussi solides; mais en vous accordant ces avantages, n'ai-je pas sujet de douter de la bonté de votre cœur, et les obligations ne sont-elles pas réciproques, lorsque l'on a une ame noble et généreuse, ou seulement reconnaissante et juste ?

Il dépend de vous de me détromper, madame; affermissez votre influence, en la partageant avec moi. Dites-vous à vous-même que la main qui vous a placée où vous êtes, pouvait vous en faire tomber; mais ne craignez pas un moment que je détruise mon propre ouvrage; songez seulement que je puis encore vous

être utile, et tenez avec moi, par justice et par prudence, une conduite que je ne voudrais jamais devoir à la crainte.

LETTRE 143.

La marquise de Pompadour au duc de Richelieu.

5 août 1760.

Vous m'avez écrit une lettre singulière, et votre conduite l'est encore plus depuis quelque temps. Vous avez la faiblesse d'être jaloux d'une femme, mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de régner sous le nom du roi, et personne ne le croit que vous; cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, et seule j'arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur la conscience et écoutez-moi. Apprenez d'une femme à être vrai et modéré.

J'ai un peu de crédit: je l'ai toujours employé à servir ceux que j'en croyais dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le

malheur de me tromper, et j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre, mais vous êtes le seul qui, bassement ingrat, puissiez attribuer à votre mérite personnel les faveurs que vous devez à la bonté et à la faiblesse des autres. Si j'étais aussi puissante que vous le prétendez, j'aurais dû punir vos insultes, et je le pourrais encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places et vous en avez de nouvelles. Si je suis puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites; et si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante, puisque vous avez conservé votre faveur, vos emplois, et que vous osez encore cabaler contre moi. Vous m'accusez hautement d'ingratitude; mais, M. le duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien; d'ailleurs, si je vous avais d'aussi grandes obligations que vous le prétendez, la conservation de votre faveur à la cour prouverait que je suis reconnaissante. Je sais de quelles obligations vous voulez

parler ; mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même, loin de s'en prévaloir, devrait en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis long-temps pour vous, et je desire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels sont mes sentimens, sur lesquels je vous prie de vous régler, en vous recommandant de devenir, s'il est possible, juste, raisonnable et modeste.

LETTRE 144.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

15 septembre 1760.

Au nom de Dieu, madame, n'employez ni les Morand, ni les Senac, pour faire passer votre migraine. C'est un mal auquel il faut laisser son cours. Criez, grondez vos femmes, mais souffrez. Que faites-vous quand vous n'avez plus la migraine ? Vous êtes seule, et ne savez que devenir, ou vous êtes entourée d'une foule d'ennuyeux, plus

insupportables que les plus vifs élans de la douleur. En vérité, cette maladie ne doit être pour vous qu'une distraction. Mais, je vous le répète, on m'a tué ma première femme-de-chambre, il y a six mois, en lui faisant passer la migraine. Et puis, desirez une santé parfaite.

Je veux égayer votre convalescence par une petite anecdote qui nous a fait rire aux larmes. Le cardinal de*** et le marquis de Conflans étaient de notre brillant souper. Vous savez que le caudataire du cardinal est chevalier de Saint-Louis. Le Conflans se mit à persiffler le prélat, et lui dit qu'il gagerait son sabre, que jamais St. Pierre ni St. Paul ne se firent porter la queue par des chevaliers romains; que si c'était une bassesse condamnable dans un gentilhomme, c'était une vanité difficile à excuser dans un prêtre. Vous connaissez les deux lutteurs, et vous savez que le cardinal n'est pas de la force du colonel: aussi lui dit-il presque des injures.... Savez-vous, monsieur, que plusieurs cardinaux soit de ma maison, soit d'une autre, ont

eu pour caudataires des gentilshommes de votre famille. Si je le sais, lui dit le franc militaire? sans doute, et je sais aussi qu'il y a eu plusieurs Conflans réduits à tirer le diable par la queue (1).

(1) Les cardinaux français ont eu eux-mêmes des principes très-différens sur les prérogatives de leur dignité. Voici comment s'explique à ce sujet, dans ses mémoires, le cardinal de Retz, le plus turbulent, le plus résolu, le plus ambitieux, le plus débauché et le plus systématique de tous les factieux qui troublèrent la régence d'Anne d'Autriche. Il fut le Catilina de la Fronde; et c'est d'après ses mémoires, écrits par lui-même avec une étonnante sincérité, qu'on en porte ce jugement.

« La plus sensible et la plus palpable des illusions que fait naître le chapeau, est la prétention de précéder les princes du sang, qui peuvent devenir nos maîtres à tous les instans, et qui, en attendant, le sont presque toujours par leur seule considération de tous nos proches. J'ai de la reconnaissance pour tous les cardinaux de ma maison qui me dictèrent cette leçon, et j'en fis usage le propre jour de ma promotion. Quelqu'un me dit devant une infinité de gens : Vous ne saluerez plus les princes présentement. Je lui répondis : Pardonnez-moi, nous saluerons toujours les premiers, et plus bas que jamais : à Dieu ne plaise que le bonnet rouge me fasse tourner la tête, au point de disputer le rang aux princes du sang : il suffit à un gentilhomme, d'avoir l'honneur d'être à leurs côtés. »

Voilà ce que disait, en 1651, un homme qui joignait de très-grandes qualités à une haute naissance. Voyons comment s'exprime sur le même objet, environ neuf

Adieu, ma belle amie, faites que j'aie demain de vos nouvelles. Je vais chez l'ambassadrice, qui me mène au prince de Noisi. Définissez donc pourquoi ce ballet, qui nous a enchanté aux petits appartemens, n'est pas soutenable à Paris.

Donnez-moi votre main que je la serre. Adieu.

LETTRE 145.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1760.

Vous me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mau-

ans plus tard, le cardinal Mazarin, homme parvenu d'une très-grande médiocrité au faîte du pouvoir.

« Je ne crois pas que M. le prince (de Condé) prétende que je fasse certaines choses auxquelles je n'ai pas pris garde pendant la minorité. J'entends que je veux bien lui donner la main chez moi, mais l'avoir par-tout ailleurs, comme le roi l'a ordonné, et c'est à mon instance que Sa Majesté a trouvé bon que j'en usasse; comme je ferai dans ma maison, quoique M. le cardinal de Richelieu, et même le cardinal de Lyon en usassent autrement avec lui-même et M. son père. » (*Lettre du* 9 *novembre* 1659, *à M. le Tellier*).

(*Note de l'Éditeur*).

vaise compagnie. J'écris, madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres; je fais des mémoires sur ma fortune singulière, et sur les choses que je vois qui sont plus singulières encore. Vous conviendrez que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire et qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines personnes, mais je ne veux ni mentir, ni flatter les sots. Ces mémoires ne verront la lumière que lorsque je ne la verrai plus; par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas et haïssables dont je fais mention, car les morts se moquent des vivans. Mais vous, madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant ermite de Ferney (1)? Pensez-vous à moi? Adieu ma très-chère, etc.

(1) M. de Voltaire.

LETTRE 146.

Le marquis de Castries à la marquise de Pompadour.

Rhumberg, 19 octobre 1760.

C'EST avec empressement, madame, que je fais part à toutes les bonnes françaises des petits avantages des troupes du roi. Vous verrez, par la relation que je joins ici, avec quelle valeur et quel succès elles ont combattu celles de M. le prince héréditaire. Les brigands d'Auvergne, de Normandie, d'Alsace et de Latour-du-Pin ont soutenu le choc des Hanovriens avec une fermeté incroyable. L'affaire a commencé dès quatre heures du matin, fut longue. Pendant toute la durée elle n'a été éclairée que par le feu de la mousqueterie qui était très-vif, et c'est au point du jour que j'ai vu combien ces régimens avaient souffert. Les mouvemens dont cette action a été suivie, ne m'ont permis qu'aujourd'hui d'en rédiger le détail.

Parmi une foule d'officiers qui se sont

conduits avec la plus grande bravoure, je m'empresse à nommer M. le marquis de Ségur, MM. de Besenval, de Wurmser et de Thiars. Beaucoup d'officiers de l'état-major ont été blessés; presque tous ont eu des chevaux tués sous eux. Je nomme encore MM. de Rochambeau, de la Tour-du-Pin, de Pereuse, et le comte de Braniki. Ce jeune polonais s'est distingué par une valeur et une intelligence, qui me font croire qu'il ne sera pas un homme ordinaire. Au surplus, voilà Wesel parfaitement à couvert. Tout ce qu'il y a de Français dans cette place, a montré, pour sa défense, un zèle digne des plus grands éloges. La garnison n'était pas suffisante. Cinq cents soldats convalescens, et plus de quatre cents soldats français qui n'ont jamais fait le service militaire, ont demandé des armes, et montrent la plus grande résolution. Telle est cette bonne et brave nation, et vous conviendrez, madame, qu'il y a plus de plaisir que de mérite à vaincre avec de pareilles troupes. Je suis avec respect, etc.

P. S. M. le prince héréditaire continue sa retraite d'assez bonne grace. Je devais l'attaquer hier au matin; mais il a profité de la nuit pour faire repasser le Rhin à son armée, à la réserve de son arrière-garde, que j'ai fait suivre par M. de Chabot et M. de Fronsac. J'apprends à l'instant où je vous écris, que ces deux braves viennent de faire quelques prisonniers et de s'emparer du pont de bateaux.

LETTRE 147.

La marquise de Pompadour au marquis de Castries.

Novembre 1760.

Je vous remercie de votre lettre, et sur-tout de votre victoire (1). Cette petite affaire que vous venez d'avoir avec le prince de Brunswick est une consolation, dans le torrent des calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le roi est fort content; et, quant à moi, je suis charmée que ce soit à vous que nous

(1) A Clostercamp.

ayons cette obligation. Vous n'avez pas trompé nos espérances, comme tant d'autres ; les prodiges de valeur opérés par vos troupes, dans cette occasion, montrent que les Français n'ont besoin que d'un bon chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave régiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le prince de Brunswick est toujours à craindre, et sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pièces sa petite armée ; mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne sont ni justes ni raisonnables. Adieu M. le marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles, nous en avons grand besoin. Tout le monde vous aimait, à présent on vous estime beaucoup, et je connais une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, etc.

LETTRE 148.

La marquise de Pompadour au comte d'Affry.

6 novembre 1760.

Je ne sais pas si la mort du vieux roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires. Je crois que nous aurons toujours très-peu à espérer et beaucoup à craindre. Le Gouvernement anglais est très-différent des autres : c'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le roi. Les princes meurent, mais l'esprit général subsiste ; cet esprit est contre nous. Le nouveau roi est très-jeune ; il doit haïr Pitt, autant que son grand'père le haïssait ; mais ce ministre conservera son poste malgré lui, parce qu'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix serait de vaincre. Les victoires sont plus efficaces que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandais sont pour nos ennemis ; cela est étonnant, mais possible.

Est-ce parce que les Anglais désolent leur commerce, enlèvent leurs vaisseaux, et leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce général et exclusif de l'Europe? Au reste, c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal. Les États sont pour nous et la canaille n'est rien. Elle hait et aime sans justice et sans raison. Les États-Généraux paraissent irrités contre les Anglais, à cause de leurs pirateries. Croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une rupture? Voyez, examinez tout, continuez à bien servir le roi, et à faire honneur à ceux qui vous estiment.

Je suis, etc.

LETTRE 149.

La marquise de Pompadour à la reine de Hongrie.

Ma belle reine, les choses gracieuses qu'il plaît à Votre Majesté de m'écrire, me sont d'un prix inestimable : je voudrais pouvoir me rendre digne, madame,

de vos bontés et de votre confiance. Je regarde comme le plus beau moment de ma vie, celui où j'ai pu contribuer à rapprocher, à unir pour jamais les deux plus grands monarques de l'Europe ; où je suis parvenue à déraciner ces vains et ridicules préjugés que l'ancienne haine des nations fortifiait encore tous les jours. Ils sont si bien détruits, que vous pouvez compter, madame, sur l'attachement sincère du souverain et de la plus saine partie de la nation. Oui, madame, vous ne devez me soupçonner d'aucune flatterie, en vous disant que nos Français ont votre nom dans la même vénération que vos sujets. Notre nation, parmi beaucoup de défauts, a le mérite de rendre justice aux grandes qualités de ses ennemis. Vous avez fait de si grandes choses, Madame, vous faites tant d'honneur à votre sexe, que vous ne devez pas vous étonner que les Français soient enthousiastes de vos rares talens. Ceux qui ont eu le bonheur de vous voir et de vous admirer eux-mêmes, ne tarissent point sur ce sujet ; leurs sentimens se commu-

niquent, ils gagnent, ils se répandent, et le public ne forme plus qu'une voix pour célébrer tant d'augustes et grandes qualités. Si j'ai à me plaindre de ma destinée, c'est de ce qu'elle m'a interdit jusqu'ici le bonheur de vous faire ma cour, avantage que je préférerais à toutes les faveurs de la fortune, et auquel je suis bien éloignée de renoncer. Mais, madame, souffrez que je vous ouvre mon cœur avec cette franchise que vous avez autorisée et enhardie par vos bontés. Si jamais je trouve l'occasion de satisfaire le plus ardent de mes vœux, si jamais le moment arrive où je pourrai me mettre à vos pieds, voudriez-vous, madame, que j'approchasse en tremblant de cette incomparable princesse que je respecte, et qui m'honore du nom de sa bonne amie? Et cependant, madame, je ne pourrais me présenter devant vous qu'en sentant mon cœur frissonner. Vienne doit être un séjour que votre présence rend délicieux; il n'y a qu'un point critique qui me glace d'effroi. Vous avez assez d'éminentes qualités

pour en couvrir un petit défaut ; vous êtes si supérieure au reste de votre sexe, que je ne crains pas de vous reprocher quelques effets de légères faiblesses qui sont incompatibles avec mon séjour dans vos Etats. Vous devinez vous-même, madame, que c'est de cet affreux collége dont je m'effraie ; de cette inquisition, qui établit un despotisme tyrannique sur le cœur et les sentimens. Daignez de grace la supprimer, madame ; abolissez le plus dur de tous les tribunaux, et ajoutez au nombre de vos grandes vertus la tolérance pour la plus aimable de toutes les faiblesses humaines. N'exigez pas des fragiles mortels des perfections dont les mains de la nature, avares pour le vulgaire, ont été prodigues envers vous. Souffrez que dans votre capitale le goût, et non les sacremens de la sainte église romaine, décide de l'amour. Permettez qu'on puisse avoir impunément un cœur tendre et sensible, sans courir le risque d'affronts, toujours très-fâcheux, ou de votre disgrace, pire encore que le reste.

Croyez-vous, madame, qu'en allant à Vienne, simplement pour me mettre à vos pieds, je voulusse hasarder de passer de-là, pour entreprendre le voyage de Temeswar? Que Vénus m'en préserve à jamais! je ne veux point aller en Hongrie. Quelle horreur pour une Française, née sans ces préjugés de l'austère et farouche pudeur! Je ne veux que vous voir, vous entendre et vous admirer; mais que je sois libre, madame; point d'inquisition, rien qui me gêne, rien qui bride ma gaieté, rien qui mette un frein aux fantaisies de mes sentimens. Vous n'en serez pas moins apostolique, Madame, car, pour ne rien vous déguiser, les apôtres vos devanciers menaient des sœurs avec eux, et il faudrait être trop bonne, pour croire que ce n'était que pour être en oraisons avec elles. On va plus loin à Rome; le Père commun des croyans autorise même les lieux licencieux par indulgence, et pourvu que l'on paye il est content: ce bon Père compatit aux faiblesses de ses enfans, et il tourne ces peccadilles

en bien, par l'argent qui en revient à l'église. Le monde a de tout temps été fait de même ; il lui faut du plaisir et de la liberté dans son plaisir. Vos fidèles sujets, soumis à vos ordres en tout, ne vous obéissent pas sur cet article-là, Madame ; et, malgré ce redoutable tribunal, Vienne ne le cède à Paris que par la façon de s'y prendre. Je vous présente requête, au nom de tous vos États ; les seigneurs, malgré le faste et la grandeur, s'ennuient, parce que l'orgueil est une passion triste. Ayez quelqu'indulgence pour l'amour, tolérez-le ; c'est de toutes les passions la plus gaie, la plus sociable, et la seule qui rend heureux. Permettez que sous vos auspices on goûte de ce bonheur, le plus grand que la nature nous ait fait pour nous consoler de tous les maux dont la vie humaine est remplie. Mettez-moi, par cette tolérance, en état de vous rendre mes hommages sans appréhension et sans crainte ; que je puisse me livrer impunément à l'ardeur de mes sentimens, et à toute l'admiration que vos

vertus m'inspirent. C'est le seul trait qui manque à votre perfection. Souffrez, Madame, que les cœurs sortent de captivité, brisez leurs chaînes, donnez la liberté aux amours furtifs qui gémissent dans la servitude ; exercez votre sévérité contre ces geoliers impitoyables, et contre ces bourreaux de l'austérité, qui n'ont que trop long-temps tyrannisé les enfans de la joie et de l'amour. Que la plus douce, que la plus charmante, que la plus humaine des passions, trouve une protectrice dans la plus auguste des princesses, dans la première des femmes de ce siècle, dans cette Thérèse, roi, qui est un des plus grands monarques de l'Europe. Trop heureuse, ma belle reine, si je puis vous réconcilier aussi aisément avec ma déesse, avec Vénus, que je vous ai réconciliée avec ma nation ; ceci a été pour le repos et l'intérêt du monde ; mais ce que j'entreprends sera pour le plaisir de l'univers, et l'intérêt ne fut jamais comparable au bonheur. Quelque puissante que vous soyez, Madame, l'empire

de Vénus sera toujours supérieur au vôtre ; elle régnera malgré vous. Les dieux du paganisme n'ont pu se soustraire à ses lois ; serait-ce à nous de résister ? Il y a du plaisir à se laisser subjuguer, et vous n'en priverez pas vos sujets. J'ose espérer, Madame, que vous vous rendrez à mes instantes prières ; que les persécutions cesseront, et qu'on n'aura plus à craindre le martyre à Vienne, pour avoir persisté dans la foi de l'amour, croyance charmante qui nous a été transmise par nos pères. Je suis dans la ferme persuasion que vous daignerez m'accorder ma très-humble demande. Cet acte de clémence ajoutera un nouveau degré à la profonde vénération, au respectueux attachement, et au zèle avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 150.

La marquise de Pompadour au duc de Wurtemberg.

1760.

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir et de respect la lettre dont Votre Altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, et la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire et la nôtre avec un zèle qui, à ce que j'espère, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres ; et si elles partagent leurs travaux et leurs périls, elles partageront aussi l'honneur et les avantages ; mais je crois, monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris : il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit ou par des négociateurs. Nos ministres espèrent que vous ramenerez dans notre armée la fortune, qui nous

a été si contraire jusqu'à présent : je l'espère aussi ; de bonnes troupes et un bon général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, etc.

LETTRE 151.

La marquise de Pompadour au duc de Belle-Isle.

En vérité, vos faiseurs de projets sont des gens admirables ; il n'y a rien d'impossible pour eux ; ils trouvent des moyens pour tout, et je ne doute pas que si le roi avait envie de la tour de porcelaine de Nankin, ou de la vigne de diamans du grand mogol, ces messieurs ne trouvassent la chose fort facile, et ne donnassent une méthode pour les transporter à Paris. Le mémoire en question est un chef-d'œuvre d'impertinences, et ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des Petites-Maisons. C'est une chose plaisante d'entendre un homme dire sérieusement,

que pour acquitter les dettes de l'État, il faudrait seulement que le roi fît banqueroute tous les quinze ans. Si le roi faisoit une banqueroute suivant ce système, je crois bien qu'on le mettrait hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudrait autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Le grand point est de trouver de l'argent, et non pas de faire des projets. Chaque nouveau contrôleur-général promet des merveilles, mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, et on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisième succède bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable ; les peuples sont pauvres, murmurent, et vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie ; notre crédit est perdu ; les Anglais sont heureux, et nous sommes sans ressource et sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France ? Il nous faudrait la paix. Mais comment l'obtenir, et comment conti-

nuer la guerre ? Le bon cœur du roi souffre cruellement dans ces calamités publiques. N'y aurait-il pas moyen, M. le duc, de le soulager, en soulageant son peuple ? Je serais bien-aise de vous voir, j'ai mille choses à vous dire, etc.

LETTRE 152.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1760.

Je suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre duc de Wurtemberg, que nous avons vu si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. Mais laissons-là le duc de Wurtemberg. Je viens de lire le *Russe à Paris*, et je trouve qu'il ne raisonne pas mal pour un Russe : il a bien raison ; la France n'est plus qu'un vaste tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, et dont la race est presque éteinte : il n'y a plus que bassesse,

lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens et une extrême misère. O France! qu'est devenue ta gloire! Vous vous moquez de moi, madame, avec votre comédie des *Philosophes* : c'est un libelle grossier et sans esprit; j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout, et je suis étonnée que les magistrats aient permis la représentation d'une satire personnelle; mais quel est donc ce Palissot, qui se donne pour le protecteur de la religion et de la vertu contre les gens de lettres qui passent pour religieux et vertueux? Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter M. Palissot comme le bel esprit à la mode; mais j'ai refusé de le voir : j'aimerais autant, Dieu me pardonne, voir l'illustre M. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigny? Le comte est-il toujours de bonne humeur? Quand vous verrai-je? M'aimez-vous toujours? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que, *femina cosa garrula, e loquace.*

LETTRE 153.

Le marquis d'Ossun, Ambassadeur à Madrid, à la marquise de Pompadour.

20 juin 1761.

Madame,

Le mémoire que j'ai l'honneur de vous envoyer, vous instruira parfaitement de ce que vous avez desiré connaître. Il ne manque au traité que d'être signé et ratifié. Cette importante affaire, que l'on aurait tentée vainement sous Ferdinand VI, qui ne nous aimait guère, ne souffrira aujourd'hui aucune difficulté. Mylord Bristol est, à ce sujet, d'une sécurité incroyable. M. de Sotomajor dit qu'il n'y a point d'honneur à le tromper. Je n'ai rien négligé pour faire supprimer la stipulation : « que nulles autres puissances que celles de la maison de Bourbon ne pourront être invitées ni admises à accéder au traité. » C'est en effet une clause odieuse, qu'on pouvait énoncer plus décemment, en stipulant :

qu'aucune puissance ne serait invitée ni admise, que du consentement des deux principales parties contractantes. Pourquoi écarter d'avance, comme des profanes, ceux qui pourraient, par des vues pacifiques, ou d'amitié pour nous, aspirer aux avantages du pacte de famille? J'ai en vain représenté. On m'allègue des exemples et l'usage, sans me donner des raisons. Cette conduite du conseil d'Espagne confirme une observation que j'ai souvent eu occasion de faire; c'est qu'il pèche autant par l'attachement trop opiniâtre à des maximes générales et anciennes, que l'on pèche en France par le mépris qu'on fait et des générales et des particulières, et des anciennes et des nouvelles.

Ce pacte unit à perpétuité les deux monarchies, sans préjudice de qui que ce soit. Les Anglais n'y sont pas même désignés. Il ne renferme aucune stipulation offensive, et la garantie qu'il contient de la part des deux souverains, par rapport à leurs Etats respectifs, est absolument indépendante des causes et

des événemens de la guerre présente. Il n'y a point d'article secret dont on puisse s'alarmer. Je m'attends cependant à voir les Anglais furieux quand ils en auront connaissance, et je ne serais pas surpris que leur emportement leur fît faire la démarche imprudente de déclarer la guerre à l'Espagne. Dans ce cas, cette cour est résolue à se conduire avec toute la fermeté et la dignité convenables.

Les uns disent que le Portugal armera aussitôt en faveur des Anglais contre l'Espagne; d'autres, que cette puissance se contentera d'être sur la défensive. Il me paraît que l'une et l'autre extrémité sera également fâcheuse pour ce petit royaume. C'est comme un vase de terre qui ne peut manquer de se rompre, soit qu'il tombe sur une pierre, soit que la pierre tombe sur lui.

LETTRE 154.

La marquise de Pompadour au marquis d'Ossun.

Juillet 1761.

J'ai reçu avec bien du plaisir votre lettre et votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne. On admire ici l'intelligence et la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire, malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans l'irrésolution du conseil d'Espagne et la faction anglaise. La faveur du roi et l'estime générale de votre patrie seront votre récompense : souvent un bon négociateur est plus utile à un État qu'un bon général, et sait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de présenter mes civilités à notre ami ; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez-vous pour le service de votre roi et pour le bien de votre nation.

LETTRE 155.

La marquise de Pompadour à M. de Bussy.

Paris, 15 août 1761.

Nous avons d'abord jugé, par les propositions extravagantes de M. Stanley, que la cour de Londres n'était pas sérieusement disposée à la paix, et vos dépêches le confirment. M. Pitt est un chicaneur qui ne traite pas de bonne foi. Il joue la comédie, cependant il faut continuer jusqu'au bout et mettre les Anglais dans leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition et leur éloignement pour la paix. Mille particuliers de Londres, qui font de grandes fortunes par la ruine et le massacre de leurs compatriotes mêmes, voudraient que ce jeu cruel durât toujours: ils peuvent aisément acheter le ministère et le parlement dans un pays où tout est à vendre, de sorte que, lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la bourse de Londres, il faut qu'elle se déclare à

Saint-James six mois, ou un an après. Vous dites que votre situation à Londres est bien désagréable : je n'en doute pas. Vous êtes exposé aux insultes d'un peuple brutal, et au mépris d'un ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de la patience : souffrez généreusement pour votre roi et votre patrie ; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations conduisez-vous avec modestie, sans bassesse : la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative, tâchez sur-tout de faire honneur à vous et à vos amis.

LETTRE 156.

M. de Bussy à madame la marquise de Pompadour.

Londres, 9 septembre 1761.

Madame la marquise,

Il est presqu'impraticable aujourd'hui de me soutenir convenablement dans ce pays. J'éprouve tous les jours de nouvelles avanies de la part de la populace; elle a hier rempli mon carrosse d'ordures. Vous concevez combien de pareils procédés sont peu assortis à mon caractère, et je ne me flatte d'y mettre fin qu'en me retirant.

Les fêtes du mariage sont d'une magnificence qui ne se sent aucunement des malheurs de la guerre. La jeune reine est affable et bonne. Elle paraît se plaire dans ce pays-ci, et je crois qu'elle y réussira. Ce n'est pas une beauté, mais elle a un ensemble qui plaît; et malgré sa grande jeunesse, on voit déjà qu'elle a beaucoup d'esprit et un esprit cultivé.

Si vous faites usage de tout ce que j'ai l'honneur de vous mander là, madame la marquise, je vous supplie de ne pas laisser entrevoir que c'est par moi que vous le savez. Conservez-moi vos bontés et votre protection, et croyez que personne en France ne vous est plus dévoué que moi.

Je suis avec un profond respect, etc.

Notamanus (1).

LETTRE 157.

M. de Berrier, ministre de la marine, à la marquise de Pompadour.

Versailles, 2 décembre 1761.

Madame,

Ce que vous avez prévu est arrivé. Tous les ordres du royaume s'empressent à

(1) C'est probablement là un surnom, ou le nom d'une terre de M. de Bussy, car le contenu de cette lettre et la réponse de Madame de Pompadour ne permettent pas de douter qu'il ne l'ait écrite. Comme le style en est un peu négligé, nous nous serions dispensés de la comprendre dans cette collection, si elle n'avoit eu quelque rapport aux affaires publiques.

(*Note de l'Éditeur.*)

suivre l'exemple des Etats du Languedoc. Ce zèle, qui honore la nation, se communique aux simples particuliers. Les sieurs de Montmartel, de La Borde, et six autres financiers, viennent de m'apporter leur soumission pour un vaisseau de quatre-vingts canons. Je suis sûr que l'énumération de tous les corps qui ont pris des résolutions semblables ne vous ennuiera pas. Les compagnies des receveurs-généraux, des fermiers-généraux, des payeurs de rentes, les six corps des marchands de Paris, la ville de Paris elle-même, les États de Bourgogne, les administrateurs des postes de France, la chambre de commerce de Marseille, les États de Bretagne, le clergé, ont fait successivement des soumissions, pour donner chacun au roi un vaisseau de ligne d'une force proportionnée à leurs facultés. Je m'attends encore à des actes de patriotisme, analogues à ceux-ci. La province de Languedoc s'est distinguée plusieurs fois, en donnant de pareils exemples. Il y a quinze ans qu'elle leva à ses frais le régiment de Septimanie;

elle le donna au roi et continue encore à l'entretenir. Cette marque sensible et touchante de l'affection des peuples pour leur souverain ; ces témoignages de leur patriotisme, et de l'intérêt qu'ils prennent à la chose publique, prouvent en même temps combien ce royaume a de ressources, et combien l'union des sujets et leur amour pour leur maître est puissant, même après de grands revers. Il y a des personnages mécontens et chagrins qui s'impatientent de tout. Ils disent que ces résolutions prises par les compagnies de finance ne prouvent rien, si ce n'est que des particuliers obscurs ont acquis des fortunes scandaleuses. J'accorderai tout ce qu'on voudra ; mais je resterai persuadé que ce n'est qu'un sentiment très-louable qui a pu leur suggérer ces actes de citoyens ; qu'il y a toujours dans le cœur du Français une étincelle d'amour pour son pays, qui ne s'éteint jamais, et qui l'embrase tout entier pour peu qu'on l'excite à propos. Si quelqu'un répond que tout ceci est l'ouvrage de la vanité, j'aurai pitié de cet infortuné,

qui ne croit plus qu'il y ait des vertus dans le monde.

Je me ferai un plaisir, madame, de procurer de l'avancement à M. de Courval, qui mérite en effet tout le bien qu'on vous a dit de lui. Il est impossible de le faire capitaine de frégate au préjudice de ses anciens; mais avec l'ardeur et les talens qu'il a, je suis persuadé qu'il me fournira dans peu une occasion de m'écarter des règles en sa faveur. C'est la vôtre qui me soutient dans un poste que des circonstances malheureuses rendent très-délicat. Continuez-moi vos bontés, madame la marquise; ne vous laissez point prévenir par mes antagonistes, et soyez persuadée de toute ma reconnaissance.

Je joins ici le bulletin de l'assemblée d'hier. Vous y verrez, madame, que tous les prélats sont bons français, à l'exception d'un seul, qui est bon jésuite. Il paraît que le grand crime de ces religieux est leur grand pouvoir. Il les rend en effet criminels. Il est une violation de leurs vœux. Par la tournure que prend

cette affaire ; j'ai bien peur que mort ne s'ensuive, etc.

LETTRE 158.

La marquise de Pompadour à M. Berrier.

1761.

Les Français sont admirables : le bon peuple ! Qu'un roi est heureux d'avoir de pareils sujets ! Nous allons donc avoir une puissante marine, qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise et enchantée de ce zèle qui anime tous les ordres de l'État pour lui fournir des vaisseaux Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies, s'ils veulent que je les croie, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un État libre, où tous les citoyens aient fait d'un commun accord des sacrifices si généreux, Le roi est attendri ; jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard ; au reste, il ne sera pas perdu pour

cela, et servira dans une autre occasion. Mais, monsieur, ne pourrait-on pas tenter quelqu'entreprise pour le moment ? L'Angleterre est entièrement dégarnie ; ses flottes nous poursuivent dans les deux Indes. Ne pourrait-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative, qui ne serait peut-être pas aussi infructueuse que la première? Voilà l'idée qui m'occupe depuis quelques jours ; et si c'est un rêve, c'est du moins le rêve d'une bonne Française. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez ; je n'en parlerai à personne, pas même au grand seigneur.

Ce que vous appelez ma faveur, est peu de chose : ce n'est pas elle qui vous soutient, mais votre mérite : vous lui devez tout, pensez-y bien. Quelquefois on m'écoute, souvent on me contredit ; quelquefois je donne de bons conseils, souvent on m'en attribue de mauvais : laissez crier vos ennemis et les miens, et continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, etc.

LETTRE 159.

La maréchale de Broglie à la marquise de Pompadour.

25 décembre 1761.

Je ne vois que vous, madame, qui restiez sans passion dans la malheureuse affaire que M. le maréchal s'est attirée par un excès de patriotisme. Il n'y a donc que vous qui puissiez réconcilier deux hommes qui, citoyens l'un et l'autre, ne sont pas faits pour se haïr, et ne se trouvent divisés aujourd'hui, que parce que l'un et l'autre a pour le bien public une passion peut-être aveugle. M. le maréchal, chagrin des bruits fâcheux qui remplissent Paris, affligé encore du peu de succès de la campagne dernière, a, dans un emportement de zèle, rédigé un précis des opérations qui ont précédé l'échec du 16 juillet. On a voulu trouver dans ce simple exposé des faits, des insinuations peu avantageuses à M. le prince de Soubise. Celui-ci réplique,

et sa défense serait admirable s'il était attaqué. Il produit une lettre, dans laquelle M. le maréchal mande à M. le prince de Condé de lui envoyer deux brigades d'infanterie pour assurer sa retraite, et de se retirer avec le reste. Voilà qui est précis; mais, encore une fois, c'est par un mal-entendu que M. le prince de Soubise croit être compromis. Il est donc inoui que l'on décide aussi légèrement qu'on veut le faire, que M. le maréchal a fait une démarche inconsidérée en entamant, par écrit, un procès de cette espèce, et qu'on parle de l'exiler, ainsi que son frère, en les privant tous deux de leurs commandemens. C'est prononcer, d'après des interprétations bien vagues et bien hasardées. C'est comme si j'ajoutais quelque foi à ces contes de caillettes, suivant lesquels la disgrace de mon mari n'a d'autre cause que le projet que vous, madame, et madame la princesse de M.... avez formé de renouveler la charge de connétable en faveur de M. le prince de Soubise. On ajoute que vous ne pouviez

y parvenir qu'au moyen d'un échec considérable qu'aurait reçu M. le maréchal, et que ce beau plan a empêché le prince de le joindre à Filingshausen; de sorte qu'accablé par le nombre, il a été forcé à une retraite pénible et malheureuse, tandis qu'il avait cru marcher à la victoire; que, malgré cette trahison, vous n'avez pu réussir, parce que le roi qui connaît le danger d'avoir un officier aussi puissant, n'a jamais voulu en entendre parler. Voilà des bavardages que je rends comme je les ai reçus, pour vous montrer le peu de cas que je fais de tout ce qui n'est ni vrai ni vraisemblable. Agissez de même, madame, et employez votre crédit à assoupir une affaire qui n'aurait jamais dû être agitée. M. le maréchal ignore la démarche que je fais; je desire qu'il n'en soit jamais instruit. Quels que soient les motifs qui me l'ont fait entreprendre, il ne me la pardonnerait pas.

LETTRE 160.

La marquise de Pompadour à la maréchale de Broglie.

1761.

MADAME, votre lettre me fait honneur; et votre douleur me touche beaucoup, mais il m'est impossible de vous soulager : le roi est fort en colère, et je crois que M. le maréchal n'est pas sans torts. Il voulait vaincre tout seul, et il a été vaincu. Son adversaire se défend assez bien ; il a une lettre en poche qui semble le justifier. Cependant je suis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de M. le maréchal : il est brave, il entend parfaitement la guerre; on dit que c'est le seul que les ennemis craignent et respectent, et le seul qui puisse faire oublier le comte de Saxe, qui était l'ange tutélaire de la France. Ainsi, sa gloire est à couvert, et le dédommage de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de consolation, madame, en attendant que la fortune change. Le roi

est bon, il a beaucoup d'estime pour M. le maréchal, et vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage, qui ne saurait durer, et vous verrez un temps plus heureux: dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, et on en a toujours besoin.

Je suis, etc.

LETTRE 161.

La marquise de Pompadour au maréchal de Soubise.

1761.

Je vis hier le gros prince (1) allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime; il savait sans doute qu'il me faisait plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles: consolez-vous. Le roi est fort mélancolique: cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste et la plus néces-

(1) Le prince de Nassau-Saerbruck.

saire qui fût jamais, afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent : il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant : il faut l'avoir vu dans ces temps d'humiliation et d'adversité pour bien juger de lui : il a l'ame belle et généreuse.

Quoi qu'il en soit, on a enfin mis la dernière main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au pacte de famille ; et ce que la France n'aurait osé demander ni espérer dans les temps les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les Français sont Espagnols et les Espagnols sont Français : c'est sur-tout à présent qu'il n'y a plus de Pyrénées, comme disait Louis XIV (1). On espère beaucoup de ce coup d'État, et les Anglais n'en seront pas contens : ils seront obligés de séparer leurs forces pour faire tête aux Espagnols, qui ont une très-belle flotte, une nombreuse armée et de bons officiers. On

(1) Il n'y a désormais plus de Pyrénées, disait Louis XIV à Philippe V qui partait pour l'Espagne.

a résolu de forcer les Portugais à se déclarer : leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les secours de toute espèce qu'ils fournissent aux Anglais, dont ils sont les très-humbles serviteurs. C'est une chose plaisante de voir un roi de cinquante ans en tutelle, avec un fantôme d'autorité, qui règne sans gloire et sans liberté. Une nation qui a quelques sentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, sans se rendre inutilement esclave, ridicule et méprisable. Le ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zèle et de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refusera d'abandonner les Anglais. Voilà, M. le maréchal, quelle est notre situation actuelle, craignant toujours, mais espérant beaucoup. J'espère aussi que vous serez employé cette année : comptez sur vos amis, etc.

LETTRE 162.

La marquise de Pompadour à M. de Voltaire.

1762.

Je suis déjà informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas, et votre zèle pour la servir, font honneur à vos sentimens et correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'État; vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes et les grands abus : il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les magistrats de Toulouse ont été bien prompts et bien cruels : il n'y a que des contradictions et des improbabilités dans leur procédure, ce qui est d'abord un grand préjugé contr'elle : la vérité et la justice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un avocat célèbre et honnête homme travaille à un mémoire sur cette malheureuse af-

faire. Je le lirai aussitôt qu'il paraîtra, pour me mettre bien au fait de la question; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cause de la justice et celle de la vertu opprimée. Je suis charmée, monsieur, que vous vous soyez adressé à moi; cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, je crois l'avoir; et dans cette occasion je tâcherai de mériter votre estime et celle de tous ceux qui vous ressemblent.

LETTRE 163.

Le baron de Breteuil à la marquise de Pompadour.

Pétersbourg, 24 mai 1762.

Madame,

La mort d'Élisabeth vient en effet d'occasionner une grande révolution dans les affaires. Son successeur, malgré ses protestations de persister dans l'ancien systême, affecte de se conduire par des

principes entièrement contraires à ceux de cette princesse, et vous êtes sans doute instruite de sa défection. La suite de ses opérations est analogue à cette démarche. Les ministres de ce prince m'assurent que son traité de paix avec le roi de Prusse ne contient aucune stipulation préjudiciable à un tiers ; mais je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il a promis de donner à Sa Majesté Prussienne un corps de vingt mille hommes pour la garantie de ses États. Ces ministres disent eux-mêmes tout bas que l'enthousiasme de leur maître pour ce prince est trop violent pour pouvoir durer ; mais que tous ceux qui composent ses conseils ont été forcés de céder à son impétuosité. Ils tâchent cependant, tout en suivant le torrent de ses passions, d'agir systématiquement autant qu'il sera possible. Comme il nous déteste, et qu'il ne peut souffrir les Suédois, je sais qu'ils méditent de former un congrès, pour rétablir sous sa médiation les affaires d'Allemagne. La Suède s'est mise, par sa défection, dans le cas de ne pouvoir

s'opposer efficacement à ce dessein que nous devons nous-mêmes empêcher autant que nous le pourrons, pour éviter de perdre le peu de crédit qui nous reste en Allemagne. Ce prince, toujours violent dans ses projets et sa conduite, publie hautement qu'il va se mettre à la tête des troupes qu'il veut employer contre le Danemarck, et il invite, par un mémoire, tous les ministres étrangers qui sont à la cour, à l'accompagner dans ses États d'Allemagne. Il ne porte que l'uniforme prussien ; la plupart des personnes disgraciées sous les règnes précédens sont rappelées. Dans le nombre il en est dont le retour ne peut nous être indifférent. Ce sont messieurs Biron ; quelques-uns disent qu'ils jouiront de la plus grande faveur. D'autres assurent que le nouvel empereur veut uniquement tirer du père une renonciation aux duchés de Courlande et de Semigalle, pour en procurer ensuite l'investiture à son parent le prince George de Holstein. De façon ou d'autre, il me semble qu'on médite quelque projet défavorable

au jeune prince de Saxe, qui règne actuellement en Courlande; mais il est adoré de ses nouveaux sujets, et l'on dit que la noblesse, lasse du gouvernement de ses prédécesseurs, se portera à toutes sortes d'extrémités, plutôt que de le perdre.

Le portrait de la czarine n'est point encore fini : dès que le peintre me l'aura livré, je l'enverrai en France par le premier vaisseau qui s'y rendra, ou qui fera voile vers la Hollande. Je ne sais par qui cette princesse a su que je faisais faire son portrait. Quelqu'un m'a dit de sa part, à cette occasion, des choses extrêmement honnêtes. Elle aime véritablement la nation, et je suis persuadé que si jamais les circonstances le lui permettent, elle en donnera des preuves. Elle a aussi des qualités qui doivent lui concilier l'estime et l'attachement des Français.

Le trafiquant Renaud a dû vous remettre les zibelines que vous desiriez, madame la marquise; je souhaite que vous en soyez contente. Vous recevrez

incessamment les peaux de moutons de Sibérie, dont vous voulez faire un tapis de pied. Vous ne m'en fixez pas la quantité ; mais je ne puis croire que ce soit pour votre salon, et je n'ai envoyé que de quoi garnir un petit cabinet.

LETTRE 164.

La marquise de Pompadour au baron de Breteuil.

1762.

Je vous remercie sincèrement de vos soins, et je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a long-temps que nous savons que le nouveau czar n'aime pas la France : nous avions dans Élisabeth une bonne amie, sa perte doit nous être bien sensible. Votre Pierre III ne se donnait pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante, et j'ai ouï dire qu'il ne manquait jamais de plaisanter sur les défaites des Russes ou des alliés quand l'occasion s'en présentait,

ce qui faisait voir qu'il avait un mauvais cœur et un mauvais esprit. Personne ne doute que ce prince n'abandonne bientôt l'alliance ; encore serons-nous bien heureux s'il ne se joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonstance, votre ministère est très-délicat : vous marcherez par-tout sur des épines ; cependant, tout despotique que soit un czar de Russie, on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune : cette démarche, si elle était trop précipitée, ne manquerait pas de déplaire à la nation. Les Russes savent obéir, mais ils savent aussi se défaire de leurs maîtres, quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa couronne, est un exemple récent et terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce prince serait sur-tout déplorable dans la circonstance, car l'Alexandre du Nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible.

Les fourrures que vous m'avez en-

voyées sont fort belles, et je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada : mais hélas! celles du Canada étaient à nous.

Le roi est fort satisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans vos lumières, et personne ne doute que si le czar abandonne ses amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher.

Je suis, etc.

LETTRE 165.

La marquise de Pompadour au maréchal de Soubise.

1762.

Nous sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre dernière bataille a achevé de nous jeter dans la consternation. Les espérances du roi et les miennes sont de nouveau trompées. Nous sommes tous dans la douleur ; mais au nom de Dieu, M. le maréchal, si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées, tâchez

de les réparer, et de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable; surtout, faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui ferait alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce brave Luckner dont on m'a tant parlé, et qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut avouer que les Anglais sont trop bien servis. Je hais sur-tout et j'estime ce marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes, et nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux désastres, à moins que vous ne fassiez changer la fortune, ce que je souhaite de tout mon cœur, sans oser l'espérer.

Je suis, etc.

LETTRE 166.

Le maréchal-prince de Soubise à la marquise de Pompadour.

Au camp Liandwerhagen, 15 juillet 1762.

L'AMITIÉ qui nous unit, madame, me fait garder le silence sur la tournure un peu singulière de votre dernière lettre, et j'attribue à votre patriotisme des expressions que je trouverais fort déplacées si d'autres avoient osé s'en servir. J'y suis d'autant plus disposé, qu'une foule de petits succès particuliers rendent aux armes du roi l'éclat perdu à Wilhelmsthal, et doivent nous consoler de cet échec. Il n'a d'ailleurs pas été si considérable que des mal-intentionnés se plaisent à le publier. Le corps détaché pour éclairer les ennemis, a fait, sous l'officier-général qui le commandait, plusieurs charges très-vives, où sa cavalerie s'est couverte de gloire, et ses succès n'auraient rien laissé à desirer, si la gauche avait été conduite avec la même

prudence, car la bravoure n'a pas été moindre. Je joins ici le détail des avantages consécutifs que nous avons remportés depuis cette affaire. Vous y verrez que la reddition de Marpurg ne nous coûte que quelques bombes. Je réponds que Cassel tiendra encore au moins quatre mois, quelle que soit l'issue des opérations actuelles; ainsi, madame, jusqu'alors, que vos oisifs de la cour nous fassent grace de leurs inquiétudes. Quant aux larmoyans vieillards qui comparent avec tant d'amertume le règne de Louis XIV avec celui-ci, qu'ils fassent en même temps attention au repos intérieur dont la France a joui depuis le dernier roi. A peine l'ennemi a-t-il mis le pied sur nos frontières. De toute cette guerre il n'en a point approché. Mais tous ces heureux fainéans traitent les rois, comme les sauvages traitent le soleil; ils ne font pas attention qu'il les éclaire et les échauffe pendant des années; ils ne lui en savent aucun gré. Vient-il à s'éclipser un moment, ils l'accablent d'injures et l'insultent par leurs cris.

Il faut rendre en effet justice à mylord Granby; c'est un officier rempli d'intelligence et de courage. Mais il a présentement en tête quelqu'un, dont je ne fais guère moins de cas. C'est M. de Guerchi, dont les manœuvres l'obligent à se tenir sur la rive gauche de l'Eder.

Un courrier, qui est passé ce matin dans les environs, y a répandu la nouvelle d'une étrange révolution arrivée en Russie (1). Il est bien à désirer qu'elle se confirme, car l'Impératrice est bonne Française, et je suis persuadé qu'elle tiendra une conduite tout opposée à celle de Pierre III. Nous aurons des notions un peu plus claires sur cet événement avant peu, et j'aurai l'honneur de vous en faire part.

(1) On trouve sur cette révolution un précis très-véridiquement écrit par un officier allemand, qui en étoit témoin oculaire, dans un livre intitulé : *Anecdotes russes, ou Lettres d'un Officier allemand à un Gentilhomme Livonien*, écrites à Pétersbourg en 1762.

LETTRE 167.

Le duc de Choiseul à la marquise de Pompadour.

Paris, 4 septembre 1762.

Madame,

NOTRE ami est parti ce matin, avec toute la pompe ambassadoriale, et je vous réponds qu'il soutiendra son caractère encore mieux par sa conduite que par sa magnificence. Les Anglais, pour cette fois, sont vraiment las de la guerre, et c'est ce qui lui procurera de grandes facilités dans sa négociation. Mais nous n'aurons pas si bon marché du roi de Prusse, que j'avais cru d'abord. La révolution de Pétersbourg nous annonçait un changement total dans le systême de cette puissance. Nous sommes bien détrompés par une déclaration, suivant laquelle la czarine ne veut point se mêler de la guerre, si elle n'y est forcée. Elle ajoute qu'elle emploiera avec joie ses bons offices auprès de toutes les puis-

sances belligérantes, pour les porter à une pacification équitable. Je conçois que cette princesse ne peut s'affermir qu'au milieu du calme et de la paix, sur un trône acquis d'une manière aussi périlleuse. Mais nous n'en sommes pas moins déterminés à rejeter ses bons offices. Elle nous fait une infinité de petites chicanes sur le titre de Majesté *Impériale ;* et quoique ces misères-là ne méritent pas d'arrêter les affaires de quelque importance, cependant nous devons cesser d'être si faciles, dès que les autres en font des affaires d'état, ou les demandent avec trop de hauteur, et refusent opiniâtrement de se conformer à ce qui s'est pratiqué antérieurement. Cette minutie est réellement peu digne de toute l'attention que vous y donnez. Je vous dirai cependant, puisque vous le voulez, qu'il y a dans le monde dix à douze Empereurs. Celui de Turquie, et c'est, à mon avis, le seul qui puisse sensément prendre ce titre; celui d'Allemagne, celui du Mogol, celui de Maroc, celui de Russie, celui de Siam, celui de Perse, celui des

Abyssins, celui de Monomotapa, et peut-être plusieurs autres, qui ne méritent pas l'honneur d'être nommés. Les uns ont un empire grand comme l'Isle-de-France; les autres ont pour sujets des êtres peu différens de votre Orang-Outang. Ceux-ci jouissent, comme Empereurs, d'environ cinq cents écus, que leur paient annuellement d'infortunés Hébreux, pour être tolérés, et du reste leur empire n'a pas un pouce d'étendue. Ceux-là sont réellement plus puissans : mais ils n'en ont pas plus de droits que vous, ni moi, ni tous les autres, à un titre dont les Romains décoraient les généraux de leurs armées; à un titre qui n'est plus qu'une chimère, puisque le pouvoir auquel il était joint n'existe plus. Sous ce point de vue, nous n'avons pas fait de grandes difficultés de l'accorder à la Russie, quand elle l'a demandé, et nous le distinguons si peu de celui de roi, ou de czar, que nous le donnerons aussi aisément que le titre de kan ou de sophi, au premier roi qui en voudra, pourvu qu'il nous accorde les réversales, que les Russes n'ont jamais re-

fusé de nous donner avant cette époque, et qui assureraient à jamais notre possession, quand même elle serait moins bien constatée. Aujourd'hui cette puissance nous demande de nouvelles formules, inconnues chez nous. On veut que toutes les adresses portent : *à Sa Majesté Impériale de toutes les Russies*, au lieu de : *Sa Majesté l'Empereur* ou *l'Impératrice de toutes les Russies*. Nous y aurions consenti sans peine, je vous proteste, malgré la petite incommodité de changer sans cesse, et quoique le changement proposé ne soit pas trop français ; mais on a refusé de nous donner l'acte d'usage en pareil pas. Nous nous sommes également obstinés de notre côté, et vous verrez peut-être qu'une petite difficulté de cérémonial brouillera deux puissances faites pour être toujours unies.

Vous imaginez bien que je n'ai pas manqué hier d'aller voir *Hercule mourant*. Malgré les ballets, qui sont d'une exécution admirable, je persiste dans l'idée que m'en ont donnée les répétitions.

C'est qu'on ne peut y reconnaître ni Marmontel ni Dauvergne. Il ne m'en est resté qu'une plaisanterie, que vous aimerez peut-être. Au moment où Hercule expirait, madame la comtesse d'Egmont s'est écriée : *Il est bien mort.*

Adieu, madame, vous connaissez mon respect ; et vous voyez comme j'aime à m'entretenir avec vous de tout ce que je sais.

LETTRE 168.

La marquise de Pompadour au duc de Choiseul.

1762.

Je suis malade; cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le roi est content et vous estime. Le vieux maréchal était trop systématique, et les hommes à système réussissent rarement. Jamais ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier roi, que l'on fit ministre de la guerre, parce qu'il savait bien jouer au billard. Pour moi, je

crois, en vérité, qu'il avait plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire et de réparer ses fautes. Vous commencez dans des temps bien difficiles; mais votre gloire en sera plus grande, si vous triomphez des difficultés, comme je l'espère.

Ce qui se passe parmi les Russes est inoui : quels maîtres! quels sujets! L'Impératrice Elisabeth meurt, son neveu lui succède, et sa femme le supplante, et tout cela en six mois de temps. Le pauvre Pierre avait grand tort aussi de se faire soldat prussien et de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle czarine, ni compter sur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix honteuse qui avait été conclue avec la Prusse : soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus espérer grand'chose de la part des Espagnols : je les crois sincères, mais ils sont inactifs et irrésolus. Quant à l'Allemagne, tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours été le tom-

beau des Français : dans cette guerre, elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainsi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglais en ont eu peur : à présent, ils rient avec raison de leurs frayeurs et de nos vaines espérances. Le plus sûr est donc de faire la paix ; mais l'ouvrage sera difficile avec un peuple insolent dans la victoire, qui est l'ennemi naturel du genre humain, et sur-tout des Français. M. le Duc, si vous venez à bout de cette grande affaire, vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre : cela est impossible ; les Anglais et les Français ne peuvent rester long-temps amis : la haine réciproque des deux nations, la rivalité du commerce, l'opposition des intérêts et des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi j'imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique et dans les Indes ; c'est l'unique moyen de réparer et d'augmenter notre marine, de sauver notre commerce, de nous forti-

fier par-tout, et d'attaquer les Anglais avec plus de succès et de sûreté quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre était une action infâme que la France n'oubliera jamais qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans et des modes ; et ils nous donneront des lois ! J'espère que cela ne durera pas : tâchez, M. le duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre.

Je suis, etc.

LETTRE 169.

La marquise de Pompadour au duc de Fitz-James.

1762.

Vous avez raison, M. le duc, l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il fallait le plaindre d'être né huguenot ; mais il ne fallait pas le traiter pour cela comme

un voleur de grand chemin. Il paraît impossible qu'il ait commis le crime dont il était accusé : cela n'est pas dans la nature. Cependant il est mort, sa famille est flétrie, et ses juges cruels ne veulent pas se repentir. Le bon cœur du roi a bien souffert au récit de cette étrange aventure, et toute la France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude, et plus de religion à leur manière qu'il ne leur en faut pour être bons chrétiens. Dieu veuille les convertir et les rendre humains !

Vous vous moquez de moi, M. le duc, avec vos remerciemens. Il y avait un poste vacant qui vous convenait : vous le méritiez ; j'en ai parlé au roi, et voilà tout. Le service que je vous ai rendu m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, et soyez l'ami du prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin ; il a de grands exemples dans sa famille, et une bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant

mieux ; on ne connaît plus la France ; la race des grands hommes est presque éteinte ; j'espère que vous aiderez à la faire revivre, et je souhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une manière digne de vous, etc.

LETTRE 170.

La marquise de Pompadour au duc de Nivernois.

1762.

Comment vous portez-vous, M. le duc? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui est *la falsa del libro.* Vous savez que nous n'avons que trop long-temps fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, et que nous avons grand besoin de la paix avec les Anglais, et que les Anglais n'en ont guère moins besoin que nous. Eh bien, le roi a hier résolu dans son conseil de vous charger d'une petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois et votre ga-

renne pour venir à Fontainebleau recevoir vos instructions ; de-là vous irez à Londres faire la révérence au bon roi George qui vous attend, et l'inviter à être de nos amis. Le roi ne savait d'abord qui charger de cette négociation si importante et si délicate ; une certaine personne a cité votre nom, sur quoi ce bon prince a beaucoup loué vos lumières, vos talens et votre zèle pour son service. Je l'écoutais avec plaisir, je joignais mes éloges aux siens, et j'étais bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du bien de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable ; il serait plus beau d'être l'ambassadeur d'un roi vainqueur que celui d'un roi vaincu. Mais vous êtes bon Français ; l'amour de la patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espère est la seule chose que je desire actuellement, et qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma santé n'est pas bonne ; mais si je puis voir la France paisible, le roi content, et ses sujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai

assez vécu. Je vous salue de tout mon cœur, M. le duc; vous aurez toujours une des premières places dans la liste de ceux que j'estime, et qui est très-courte, etc.

LETTRE 171.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1762.

Ma chère amie, car ce nom est plus beau que celui de madame la comtesse, et c'est pourquoi je m'en sers souvent, vous me demandez si je pense toujours à vous; que ne me demandez-vous si je vis encore? Pourrais-je oublier vos charmes et votre mérite! Enfin j'espère que nous aurons la paix; elle nous est bien nécessaire. La gloire de la nation, sous Louis XIV, s'est dissipée comme un songe, et elle ne trouve à son réveil qu'une honte réelle. Quel temps, ma belle comtesse! Le roi est chagrin, et moi je pleure tandis que le monde croit que nous sommes ici fort contens. Le bonheur ne se trouve ni

dans les cours, ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modestes qui ne desirent, n'espèrent et ne demandent rien.

Valcourt disait hier en riant, qu'il aurait fallu pendre une demi-douzaine d'officiers-généraux pour donner l'exemple, et que les Anglais avaient été bien servis depuis qu'ils avaient tué un amiral. Le roi ne riait pas; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement-là n'était pas tout-à-fait ridicule.

Je me dépite contre moi-même quand je considère quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France; des gens qui n'étaient propres à rien et qui aspiraient à tout; qui savaient faire des révérences et des bassesses, et couraient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, et servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent et le roi aussi. Adieu, ma belle comtesse, je vous aime de tout mon cœur, etc.

LETTRE 172.

La marquise de Pompadour à madame l'abbesse de Chelles (1).

1762.

Je recommande à vos prières le roi, la France et moi, avec tout le reste; le ciel n'est jamais sourd aux prières des saints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner, c'est une grâce, madame, que vous êtes digne de demander et d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas et méchant ! Il y a de belles dames qui me portent envie, et moi j'envie leur liberté : la raison, les années, les malheurs des temps, le mépris des petites vanités des cours qui font pitié quand on les connaît, me jettent dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout; j'ai desiré les grandeurs, et m'en voilà rassasiée; cependant il faut qu'on voie la joie sur mon visage, quand j'ai la mort dans le cœur.

(1) Mademoiselle de Rupelmonde.

Le roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa cour; il vous regrette et vous admire; il dit que vous servez à présent un meilleur maître. Hélas! je voudrais bien le servir ce meilleur maître; j'ai dans l'esprit que l'ennui et la tristesse qui m'accablent sont une invitation de sa part; mais je suis faible, et je continue à porter mes chaînes.

Je vous salue, madame, avec le respect et l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, priez pour moi.

LETTRE 173.

Madame l'abbesse de Chelles à la marquise de Pompadour.

Chelles, 25 . . . . 1762.

Madame,

Nous avons reçu les ordres de Sa Majesté, pour demander à Dieu qu'il répandît ses bénédictions sur ce malheureux royaume, et qu'il daignât nous don-

ner une paix durable. Nous sommes fort aises, en remplissant les volontés de notre bon roi, de faire une chose qui vous soit agréable. Nous adresserons nos vœux au ciel pour ce maître chéri, et pour tous ses sujets, parmi lesquels, Madame, vous ne pouvez manquer d'être comprise. Vous enviez la tranquillité de notre sort ; j'avoue qu'il est le plus heureux du monde, quand nous y sommes appelées, sans cela le cloître est un enfer ; mais j'ai la consolation de voir que parmi toutes nos sœurs, il n'en est pas une qui n'ait eu la vocation de son état, et qui n'en soit tous les jours plus satisfaite. Ne repoussez pas la voix qui vous appelle, Madame ; j'ai comme vous été livrée long-temps aux irrésolutions ; la grâce enfin l'a emporté, et c'est du moment que j'ai fait profession que je date les jours de mon bonheur. Nous comptions hier, mes sœurs et moi, toutes les personnes qui ont renoncé aux grangeurs mondaines pour suivre les voies de la religion ; le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine : nous avons

sur-tout parlé de la sœur Louise-Françoise *de la Miséricorde* (1); c'est dans cette sainte retraite qu'elle vint, il y a environ quatre-vingt-cinq ans, cacher les chagrins que madame de Montespan fit éprouver à son ame tendre et sensible ; c'est ici qu'elle se prépara, dans l'amertume et dans la douleur, aux austérités de la règle qu'elle embrassa depuis et qui fit son bonheur. Cette maison la vit partir avec regret, mais une ancienne tradition y perpétue le souvenir de ses vertus, et nous savons que, du moment qu'elle fut Carmelite, elle aima son Dieu avec plus de ferveur, et d'un amour plus vif qu'elle n'avait auparavant aimé ses créatures. Nous conservons plusieurs de ses lettres écrites à nos mères; on n'éprouve, en les lisant, que des sentimens d'onction, de paix et de vertu.

(1) Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de la Vallière.

LETTRE 174.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1762.

Je voulais vous écrire ce matin, et ma plume commençait déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connaissez est venue m'interrompre brusquement. Allons, Madame, m'a-t-elle dit, laissez là votre lettre et vos complimens, il faut nous divertir. Je l'ai suivie en grondant, et nous avons été, pour nous divertir, chez la grosse duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser, sans pouvoir réussir; j'étais de trop mauvaise humeur. A la fin, cependant, nous avons vu entrer un petit ange que j'ai beaucoup embrassé et caressé: c'était votre fille. En honneur, elle est adorable, la petite; elle a de beaux yeux, de beaux traits; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie et un bon cœur; l'homme qui

l'aura, sera bien heureux, s'il est digne d'elle et de vous : jamais une plus belle bouche n'a dit de choses plus agréables; sa présence a dissipé ma mélancolie et la migraine qui commençait à me prendre. On a joué, on a ri, et puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussitôt mise à vous écrire. A propos, connaissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il était hier à la messe du roi auprès de la belle marquise de Gondi; elle l'avait vu deux ou trois fois chez ses amies, et lui avait parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt, avec sa figure abominable, se met dans la tête qu'elle est folle de lui ! Il était donc à la messe à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçût, et il ne savait comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux; il lui pousse donc rudement le bras, et fait tomber ses *heures*, afin d'avoir la satisfaction de les ramasser et de lui baiser la main. Tout cela lui a réussi jusqu'au baiser qu'on eut l'adresse d'éviter. La dame, de retour chez elle, lui

a fait dire que son procédé avait été indécent et grossier; qu'elle le priait de ne jamais lui montrer son visage, et qu'elle souhaitait sincèrement qu'il devînt aussi sensé qu'il était laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade; quatre médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le transport au cerveau, et il est à l'agonie. S'il meurt, son histoire sera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre; mais hélas! qui est-ce qui n'en a pas? Il y a des momens dans la journée où je me crois encore très-jeune et très-belle, contre un où je n'en crois rien du tout. La duchesse vous a-t-elle vue comme elle l'avait dit? Elle est du très-petit nombre des femmes estimables. Elle a beaucoup de religion, d'esprit et de gaieté : ce sont les personnes que j'aime, quoique je ne les suive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... (1) elle est folle à lier. Hélas! c'est l'amour,

(1) La duchesse de Beauvilliers.

le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant, qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamans, qu'elle avait reçu la veille de son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa maîtresse. Comme il avait beaucoup perdu, il tire le mari à part, et lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B... est enragée de cette marque de mépris, et veut tout de bon renoncer à l'amour; personne n'en croit rien, mais en attendant la duchesse fait pitié. Les passions sont bien dangereuses et bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre temps à l'ordinaire, à nous ennuyer, et nos ministres bâtissent des châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire; il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être Français, et ils vont s'en réjouir solemnellement; cela fera rire les Anglais. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis

montrer mon ame toute entière, et tout dire sans crainte et sans réserve. Venez que je vous embrasse; mais hélas! je n'ai pas les bras assez longs, etc.

LETTRE 175.

Le duc de Nivernois à la marquise de Pompadour.

Londres, 15 septembre 1762.

J'ai l'honneur de vous écrire, Madame, encore un peu étourdi du bateau, car il n'y a que trois jours que je suis arrivé, après beaucoup de petites avanies. La plus aimable est celle que j'ai éprouvée de la part de l'hôte qui m'a hébergé a Cantorbery. J'avois peu de monde avec moi, cependant ce galant homme prit cinquante guinées pour mon souper. Tout était fort bien jusques-là, et ce n'était qu'un acte d'hostilité, autorisé par la guerre, qui dure encore. J'étais battu. Je ne disais mot. Mais le vainqueur a fait trophée de sa victoire. Alors j'ai trouvé des défenseurs. Tous les Anglais ont

blâmé son procédé indécent. La noblesse du canton m'a fait prier de me pourvoir en restitution. Sur mon refus elle a pris la résolution formelle de ne plus tenir ses sessions, comme elle a fait jusqu'ici, chez cet homme. Je suis trop vengé, car il est ruiné si je n'y mets ordre.

La mer, les fatigues, le travail forcé, m'ont rendu tout vaporeux pendant la route. J'avais presque perdu l'usage de mes yeux. Mais depuis mon arrivée ici je me trouve mieux, et puisque vous voulez absolument des nouvelles de mes nerfs, je vous dirai qu'ils n'ont jamais été si traitables. Fasse le ciel que j'en puisse dire autant des gens de ce pays-ci! Au reste, le début est brillant. La nation me comble d'honnêtetés : je veux dire la partie sensée de la nation. Je ne saurais trop me louer de l'accueil que m'a fait le roi. J'ai voulu moi-même déposer vos offrandes aux pieds de la divinité tutélaire et pacifique dont nous attendons notre salut. Cette grande personne paraît très-flattée de votre attention, et je vous porte les remercîmens

qu'elle m'a chargé de vous faire. Je crois que si elle continue à protéger nos bonnes intentions avec la même vivacité, je ne partirai pas d'ici sans avoir rempli ma mission avec quelque succès. Elle entend très-bien les affaires, et je trouve presque autant de plaisir à en parler avec elle, qu'avec une autre dame qui joint à ce mérite des qualités, qui ne sont pas toujours faites pour être unies, mais

Le donne son venute in eccellenza
Di ciascum'arte, ove hanno posto cura (1).

J'espère que la victoire de Joannesberg pourra contribuer à lever quelques difficultés. J'ai appris cette bonne nouvelle à mon arrivée ici. Le trait de M. de Conflans est unique, et lui fait bien de l'honneur. Je suis sûr que vous avez dit encore une fois : ce ne sont pas les mêmes hommes qui jouent la comédie et ont des petites maisons.

(1) Les femmes excellent dans tous les arts qu'elles veulent cultiver.

LETTRE 176.

La marquise de Pompadour au duc de Nivernois.

1762.

Vous avez donc vu la capitale et les nouveaux Romains, comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le roi Georges vous a bien reçu, les seigneurs vous caressent, et la canaille vous siffle : c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal : il faut parler au pilote et aux officiers du vaisseau, sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre souper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste, la paix n'est pas faite, et votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglais, dites-vous, ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation est généreuse et suffisante ; mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le roi est très

content. On est prêt à céder volontiers le Canada aux Anglais : grand bien leur fasse ! Mais pour les îles et Pondicherry, il faut les sauver à quelque prix que ce soit. Quant à la rançon des prisonniers et aux billets du Canada, il n'y aura pas de difficulté : c'est un petit mémoire de marchand qu'il faudra payer aussitôt. Je vous prie de présenter mes respects à la grande dame : la bagatelle que je lui ai envoyée est trop payée par la bonté qu'elle eut de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle.

Je suis, etc.

LETTRE 177.

La marquise de Pompadour à M. l'Archevêque de Paris.

J'AI reçu votre lettre, Monseigneur : elle m'a surprise et affligée. On se plaint ici que le clergé fait trop de bruit sur des riens : je sais au moins qu'il tourmente cruellement le roi. Je souhaiterais que certains prélats, au lieu de se re-

garder comme des pères de l'église, et de faire des mandemens que le parlement brûle et que la nation méprise, voulussent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modestie et de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur que ces querelles affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des rois et scandalisent tout le royaume: si je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même temps je voulais m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos jésuites, il faut les abandonner à la justice des parlemens. *Un homme qui les connaît bien, me disait hier qu'ils n'avaient jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Pérou, et que leur société a été le fléau des rois et des états qui les ont soufferts*. Il me serait impossible de les servir: mais quand même je le pourrais, je ne voudrais pas; je vous le dis tout net. Il paraît qu'ils ont mérité d'être dé-

truits ; eh bien, qu'on les détruise. Je vous prie donc, Monseigneur, de ne me plus parler de cette affaire, et de laisser le roi en paix : souvenez-vous que vous êtes sujet, avant d'être évêque. Cependant vous êtes aussi mon pasteur, et je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la société. Je vois par-là qu'il y a dans le royaume une ligue presque générale du clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, et cela avec raison. Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille, et de me donner leur sainte bénédiction,

---

LETTRE 178.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1762.

Que dites-vous de l'archevêque (1)? N'est-il pas plaisant de venir nous fatiguer de sa bulle et de ses querelles avec le parlement, tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre ou les négociations de la paix? C'est comme si on disait à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue, tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colère, Madame : de quels charmes voulez-vous parler? Je croyais d'abord que c'était quelqu'un qui vous regardait, qui avait fourré cette phrase-là pour vous. Hélas! mes charmes sont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres, et point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres.

(1) De Paris.

Le duc nous mande que les Anglais savent faire la guerre, mais qu'ils ne savent pas faire la paix. Cependant il faudra nous résoudre à des sacrifices : ils nous rendent notre sucre et les toiles des Indes ; mais nous leur céderons nos manchons et toutes les neiges du Canada : grand bien leur fasse ! La perte n'est pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis ont bien fait leur devoir.

Il faut, ma chère, que je vous conte une folie. L'ambassadeur que vous savez (1) m'est venu rendre ce matin une visite, et après les premiers complimens il s'est écrié : *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux !* Je me suis tournée vers lui, et lui ai demandé gravement s'il parlait à moi. Eh, à qui parlerais-je donc ? dit-il, ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, et m'a donné tant de vanité, que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en passant devant une glace, j'ai rencontré un

(1) Le duc de Bedford.

visage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui était cette femme-là, on m'a dit que c'était moi ; et sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Parlons sérieusement, ma belle comtesse ; je vous aime avec une tendresse, dont je suis quelquefois surprise et dont je ne me serais jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie : *Dolce vita amorosa : per che si tardi nel mio cor veniti ?* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle : l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, et m'a donné un baiser pour vous, etc.

LETTRE 179.

La marquise de Pompadour au duc de Nivernois.

1762.

Il faut toujours vous remercier, M. le Duc : vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, et vos lettres sont

charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes sombres et jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme si c'était le rinocéros, et puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous en louer. Vous avez la modestie de prétendre que c'est à votre caractère public qu'on fait accueil : point du tout ; j'ose dire que c'est à vous-même : on voit votre mérite, et on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourse de Londres et on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerais autant m'exposer dans la forêt noire. La populace anglaise n'est ni polie, ni aimable. M. de Choiseuil vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis ; je vous prie de leur présenter mes devoirs, etc.

LETTRE 180.

J.-J. Rousseau, de Genève, à madame la marquise de Pompadour.

Paris, 28 .... 1762.

Madame,

J'AI cru un moment que c'était par erreur que votre commissionnaire voulait me remettre cent louis pour des copies qui sont payées avec douze francs. Il m'a détrompé. Souffrez, Madame, que je vous détrompe à mon tour. Mes épargnes m'ont mis en état de me faire un revenu (non viager) de cinq cent quarante livres, toute déduction faite. C'est déjà beaucoup au-delà du nécessaire. Mais mon travail me procure encore annuellement une somme à peu près égale. J'ai donc un superflu considérable; je l'emploie de mon mieux, quoique je ne fasse guère d'aumônes. Si, contre toute apparence, l'âge ou les infirmités rendaient un jour mes revenus insuffisans, j'ai un ami.

Pardonnez-moi ces détails peu inté-

ressans, Madame. J'ai cru les devoir à la *charité* que vous avez voulu exercer envers moi.

Je suis, etc.

J.-J. Rousseau.

LETTRE 181.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

Oui, Madame, j'ai lu quelque chose de *la Nouvelle Héloïse*, mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusqu'au bout. Quelle maussade créature que cette *Julie!* combien de raisonnemens et de babils vertueux, pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite: il a des idées si singulières, il écrit d'une manière si singulière et si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête: car la sagesse est simple, unie, douce et sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite, comme pour ses écrits. Il s'applique

à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soin que d'autres à être amusans, gais et polis. Il y a quelque temps qu'ayant appris qu'il était pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il fallait user d'artifice, et donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un, qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avais réellement que faire, et on lui compta cent louis pour sa peine. *Non, non, c'est trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs, laissa le reste, et se renferma sur-le-champ dans sa caverne pour se caresser et s'admirer. Vous m'avouerez, ma chère, que voilà un original d'une nouvelle espèce. Les anciens cyniques méprisaient tout, l'or, la table, les plaisirs, et les rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, et n'en est que plus à plaindre.

Les cyniques avaient grand nombre d'admirateurs, et ils avaient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étaient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV : *Otes-toi de mon soleil.* Cependant j'admire son éloquence et la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valaient beaucoup moins que lui, et je l'aurais obligé très-volontiers s'il l'avait voulu. Après tout, cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie amiable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiqués, sans argumens d'avocats, et sur-tout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ?

Ne montrez cette lettre à personne : lisons et jugeons les livres pour nous-mêmes sans rien prétendre ni rien affecter. Voilà une longue lettre sur des riens ; mais je n'avais rien à vous dire, et j'aime à

vous écrire. Je pourrais vous apprendre que nous allons avoir la paix, que cette paix sera humiliante, que le comte plaît toujours beaucoup au roi, et que je vous aime de tout mon cœur : mais vous savez tout cela. Adieu, mon amie, souvenez-vous toujours de la belle déesse, qui n'est plus ni déesse ni belle, et qui ne s'en soucie guère......

LETTRE 182.

A la même.

1762.

Vous me parlez toujours du pauvre M... (1) Je le souffre. Je lui dis quelquefois. « Mon pauvre ami, vous devriez considérer ce que vous étiez, plutôt que ce que vous êtes : j'espérais que la vanité vous rendrait un galant homme, et je me suis trompée. Vous prenez des airs de grand seigneur, qui sont insupportables dans ceux qui sont nés grands seigneurs, mais ridicules dans un homme

(1) Le marquis de Marigny, frère de madame la marquise de Pompadour ; autrefois M. Poisson.

comme vous. » Eh bien, il écoute tout cela, dit que j'ai raison, me remercie, et va de-là se faire appeler *Monseigneur* par D.... et ses pareils. Mais parlons de vous, ma chère : vous êtes bonne, vraie, décente ; vous connaissez le monde qui vous estime ; tout le monde vous honore, vous aime et vous recherche. Continuez à vous faire estimer : c'est le seul plaisir solide de la vie, et je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des personnes que j'aime sont aussi les miennes : telle est la délicatesse des cœurs qui se chérissent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du duc de B ?... (1) Nous l'avons reçu comme un ange de paix : mais cet ange est vieux, et n'est pas aimable. Il m'a rendu visite en cérémonie, et je l'ai reçu sans façon. Il parle assez bien, mais il raisonne assez mal, et ne me paraît pas avoir l'esprit juste : ainsi c'était le meilleur ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La première qualité d'un ministre public est de

(1) Bedford.

savoir bien mentir pour l'avantage de son pays : le duc ment comme tous les autres, mais il n'a pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne, sans haïr les louis d'or de France ; et qu'il a pour règle inviolable de faire d'abord son profit, et puis celui des autres. Je voudrais que cela fût vrai, mais je ne le crois pas : il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme. Nos ministres ont tous les jours des conférences avec lui : il parlait d'abord fort haut. Comme on s'y était attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de temps on a deviné tous ses secrets, ce qu'il voulait dire, et ce qu'il ne voulait pas dire, sans même qu'il s'en doutât ; de sorte qu'on sait déjà quelles sont les conditions de la paix, comme si elle était déjà faite avec le roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du roi Georges, le duc de Bourgogne les voyant dans un livre, demanda hier à son gouverneur *s'il y avait deux rois de France, et si son grand-papa avait un*

collègue. On lui répondit que son grand-papa était réellement roi de France, mais qu'il y avait un autre homme qui disait qu'il l'était. Le petit prince rit aux éclats, et trouva que cet autre homme était fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuse de concussions, de péculat, et de toutes sortes de crimes: mais on ne l'accuse pas de poltronnerie. On va lui faire son procès; je plains tous les malheureux: cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi, quoique d'une autre manière. La misère publique, dont on m'accuse, la haine de mes ennemis, l'ennui de la cour, une mauvaise santé qui empire tous les jours, les rides que je commence à apercevoir sur mon visage, et que d'autres ont aperçues avant moi; tout, en un mot, sert à rendre ma situation aussi triste qu'on la croit agréable. Cependant, je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, puisque j'ai une amie à qui je puis montrer mon ame toute entière, qui me plaint

sincèrement, et me console. Qui m'aurait dit, il y a douze, ans que j'aurais besoin de consolations ? Adieu, ma très-chère, je vais pleurer et penser à vous.

Je suis, etc.

LETTRE 183.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

Paris, 24 .... 1762.

Je passe condamnation sur monseigneur votre frère, ma bonne amie, et vous ne m'en entendrez plus parler.

Dieu veuille que nous ayions la paix, ma chère marquise, et que ce duc de B.... soit bien traitable. L'horrible chose que la guerre ! On dit que celle des deux nations qui a fait le plus heureusement la guerre, n'en est pas moins ruinée pour toujours. Quant à l'autre...... tant de ravages, tant de sang, et nul avantage réel pour personne ! cela fait frissonner. Nos généreux défenseurs combattent,

tandis qu'au sein de Paris, vivant oiseusement, nous allons à la comédie, au boulevard, aux tuileries; nous faisons de jolis soupers, et ne connaissons tout ce qu'ils souffrent, que par des relations. Cependant ils périssent, ces bons et braves citoyens. La paix renaît au prix de leur sang. Nous en jouissons, tandis qu'eux, dont la valeur nous la procure, n'en peuvent plus recueillir les avantages. Comme j'aime à écouter un vieux militaire qui me conte ses campagnes ! Je ne conçois pas qu'il puisse ennuyer; et s'il ennuie, je veux du moins qu'on le paye d'une partie de ses souffrances, en l'écoutant d'un air d'intérêt, et en lui accordant la récompense la plus digne de la valeur guerrière, l'admiration. Ce bon chevalier de.... qu'on trouve si ennuyeux, eh bien, il m'amuse; il peut conter autant qu'il lui plaira, sans jamais me faire bâiller. Il m'a dit hier des choses charmantes, mais je ne les ai sues qu'après avoir écouté bien en détail tout le siége de Mahon. Or, voici ce qu'il m'apporte

d'Amiens, en poste. Il y a beaucoup vu Gresset. Il en est enchanté. C'est toujours un de nos plus jolis versificateurs. Il n'est pas si désœuvré dans sa retraite, que nous pourrions bien l'imaginer. Il a fait deux nouveaux chants au Ver-vert. Le chevalier, qui en a entendu la lecture, en sait par cœur plusieurs tirades qu'il m'a répétées. Rien de si ingénieux. Tenez, il faut que je vous en donne un échantillon. Il peint l'ouvroir des nones, où Ver-vert est apporté:

> L'une découpe un agnus en losange,
> Ou met du rouge à quelque bienheureux,
> L'autre bichonne une vierge aux yeux bleus,
> Ou passe au fer le toupet d'un arcange.
> Ver-vert paraît, etc.

Peut-on rien de plus joli? Eh bien, après demain je vous en dirai cent vers comme ceux-là. Quel dommage que l'auteur ne veuille pas publier ce joli poëme! Point de lamentations sur la décadence du goût, ma bonne amie; nous avons toujours des poètes charmans; mais c'est que l'abondance nous fait paraître pauvres. La foule des bons écrivains est si grande dans tous les genres, que l'on

remarque à peine aujourd'hui ceux qui, dans d'autre temps, auroient été des prodiges. Je vous remercie bien de cette allégorie charmante de Voltaire; il n'a jamais été plus aimable; mais, dites-moi, pourquoi ces deux noms Visigots de Macare et Théleme? Laujon dit que c'est du grec. Grec lui-même.

J'ai été toute saisie en apprenant l'emprisonnement de M. de Lally. Il y a trois jours que je l'ai vu; il plaisantoit lui-même sur ce qu'on lui impute. On dit qu'il dépendait de lui de fuir; qu'il n'a pas voulu. Il me semble que c'est déjà un préjugé en sa faveur. On s'étonne de ce que cette affaire n'est pas portée tout simplement à un conseil de guerre; car parmi les crimes dont on l'accuse, ceux qui pourraient être punis capitalement ne sont pas du ressort du parlement. Cependant, on augure bien de cette transgression de formes. On dit que l'accusé, qui ne pouvait attendre que sévérité de la part d'un conseil de guerre, éprouvera plus d'indulgence de la part du parlement. Ainsi, ma chère marquise, toujours des coupables, toujours

des crimes dans cet Univers! Quand j'étais jeune, on ne parlait, comme aujourd'hui, que de réforme; j'avais la tête remplie d'idées de perfection, je croyais que tout allait devenir juste, qu'il n'y aurait plus de guerre, plus de procès, plus de révolutions, plus rien à faire que de s'amuser et s'aimer; mais je vois bien que c'est tout comme alors, et qu'un temps ne vaut pas mieux que l'autre. Adieu, mon amie, je deviens bien raisonneuse.

LETTRE 184.

La marquise de Pompadour au duc de Nivernois.

Octobre 1762.

Je vous remercie beaucoup, M. le duc, de votre attention et de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, et elle ne pouvait être en de meilleures mains. C'était l'opinion du vieux maréchal de Belle-Isle, qu'il n'y avait point de pays

au monde où il fût plus aisé de semer la division qu'en Angleterre : il faut qu'il y ait toujours deux factions ; il ne s'agit que d'en gagner une, et vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disait aussi quelquefois en riant, que s'il était assez riche et assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne serait plus facile que de trouver des marchands qui la vendraient. Après tout, les Anglais sont de bonnes gens ; ils sont actuellement raisonnables et sincères dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix, l'année dernière, était ce vieux renard de Pitt ; il sentait bien qu'elle était nécessaire, mais il ne voulait pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît sa faveur parmi la populace, à qui il jugeait bien qu'elle serait odieuse, et afin qu'il pût désoler son roi quand il jugerait à propos. Cet homme-là est très-habile ministre, sans contredit ; mais l'année passée il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme, et je ne sais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Sa faction est

puissante, et il est impossible d'acheter tous ces gens-là; en pareil cas, il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain, M. le duc, que vous vous conduisez avec une adresse infinie; c'est un élogè que vous méritez toujours. Vous aurez, dans peu, la gloire de conclure la paix la plus nécessaire qui fût jamais; c'est une obligation que le roi et la France vous auront.

Est-il vrai qu'il y a beaucoup de prisonniers français en Angleterre, qui s'y sont mariés, et auxquels on a procuré le moyen d'établir des manufactures de batistes? Examinez cela, s'il vous plaît, et voyez s'il serait possible de prévenir la perte de tant de sujets du roi, et d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre temps à Londres, que le duc de Bedford le fait à Paris; il se réjouit et paraît fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante; il n'a qu'à dire oui, ou non, à ce qu'on lui propose, ce qui lui laisse beaucoup de temps pour les amusemens. Les An-

glais ne savent pas rire chez eux, il faut qu'ils viennent en France pour cela. Vous, M. le duc, vous n'avez certainement pas le temps de vous divertir, les affaires vous occupent tout entier ; ces soins sacrés qui regardent la patrie sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon cœur. J'espère que vous penserez aux petites emplètes que vous savez, et que vous présenterez mes civilités à tous nos amis.

Je suis, etc.

LETTRE 185.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1762.

Il y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'est-à-dire qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir, car à présent je n'en connais guère d'autre que celui de lire vos lettres et d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé, et de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous avons eu ici le vieux roi Stanislas ; il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le second point ; c'est une sainte dont la vue seule afflige les pauvres pécheurs. Stanislas aime fort les Jésuites, qui dirigent sa conscience et ses revenus ; ainsi les voilà en bonnes mains. Cependant, par égard pour son rang, son âge et ses vertus, la proscription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas jusqu'en Lorraine ; ce bon prince en mourrait de chagrin, et il est bon qu'il vive encore pour l'exemple des rois et le bien de ses peuples. C'est une chose étonnante, et en même temps fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avait coutume de se promener par tout le pays dans une calèche ; il n'avait qu'un seul page avec lui dans ces courses, et il s'amusait à fumer avec une grande pipe à la turque, de six pieds de long. Comme on lui représentait un jour, à ce sujet, qu'il exposait sa personne sacrée : *Eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il, *ne suis-je pas au milieu de mes enfans ?*

Voilà, selon moi, un mot sublime que les souverains devraient bien méditer. Il serait à souhaiter qu'ils sentissent, comme lui, le bonheur d'être aimés, et méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *Bienfaisant*, qui est, à mon gré, le plus grand et le plus beau des titres pour un roi.

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puissances belligérantes pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux, il aurait bien prévu qu'on la mépriserait. Un médiateur doit être parfaitement neutre, mais un beau-père n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre et ses ennemis. Au reste, cette démarche irrégulière lui fait honneur dans le fond ; il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des princes.

Vous voyez, ma très-chère, que je retombe toujours dans la morale ; c'est un sujet que j'aime, et qui me convient pour bien des raisons ; vous les sentirez vous-même un jour aussi bien que moi.

La paix est presque conclue, et nous nous en réjouissons comme des joueurs qui, après avoir presque tout perdu viennent à bout de sauver quelques louis d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la première occasion. Adieu, ma belle comtesse, réjouissez-vous aussi avec nous, et aimez-moi.....

LETTRE 186.

La marquise de Pompadour au maréchal de Noailles.

1762.

Ce que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre, n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presqu'autant que nous.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la cour? Vous y trouveriez des amis sincères, à qui vous seriez utile, et qui, à leur tour, seraient charmés de vous servir. Mais vous aimez votre repos, et votre liberté : hélas ! vous avez bien raison, je vous porte envie. Votre fils sera un galant homme, digne de vous ; mais il

n'est pas encore aussi philosophe que son père, car il aime le monde, comme tous les jeunes gens qui ne le connaissent pas, et il veut faire son chemin. Soyez sûr, Monsieur, qu'il y a une certaine personne qui l'aidera de tout son pouvoir, et qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglais, ne trouvez-vous pas qu'il est bien dur de payer la subsistance des prisonniers qu'ils ont faits sur nous? Dieu soit loué de tout! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde, comme disait le philosophe Martin....

J'embrasse toute votre famille; quand m'enverrez-vous la petite Henriette? Je meurs d'envie de la voir, quoique chaque fois elle renouvelle mes douleurs, en me rappelant le souvenir de ma chère Alexandrine, qui avoit, comme elle, un bon cœur et un très-beau visage. Hélas! la mort me l'a impitoyablement enlevée!

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret : je n'ai fait que le parcourir à la hâte, faute de temps; mais je

crois qu'il y a du bon. Vous, Monsieur, qui connaissez si bien la maladie de l'État, fournissez-nous des remèdes bons et sûrs ; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais et à les connaître. J'attends une lettre, et je la veux bien longue pour mon plaisir et mon instruction. Adieu, Monsieur ; soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis, etc.

LETTRE 187.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1762.

Enfin, après six semaines de conférences, de complimens et de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix ; et tout le monde est dans la joie, car cette guerre était un horrible fardeau. Le roi revenait de la chasse, lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté, en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle

il gagna la Lorraine, était plus agréable à signer : mais peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'ame paraît bien ici, ainsi que son amour pour son peuple; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager ses sujets : mais c'est beaucoup pour un bon roi. N'admirez-vous pas cette singulière conformité entre la fortune de cet excellent Prince et celle de Louis XIV? Ils ont tous deux été heureux, craints et respectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans; après quoi ce n'a plus été qu'un long et déplorable enchaînement de calamités, de pertes et de misère. Quels temps, hélas! Aurais-je jamais cru vivre assez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un soldat, qui servait dans la dernière guerre sous le maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandaient quel était son pays : *j'ai l'honneur d'être Français*. Qui oserait en dire autant aujourd'hui?

J'irai demain à *Bellevue*, et j'espère

que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule, et ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cents louis à la petite La Vergue: j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs et son esprit: je lui ferai toujours du bien, si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vienne de moi: par-là nous éviterons la vanité l'une et l'autre.

Si vous voyez ce gros cochon de N...(1) grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avait été fort gai dans un certain endroit. Je voudrais bien savoir si un loyal chevalier doit rire dans l'absence de sa dame. Quelle horreur! Manger une omelette brûlante sur le derrière nu d'une pauvre fille! Cette aventure est connue malgré toute sa finesse, et on convient généralement que c'est une fort mauvaise et fort cruelle plaisanterie. On sait ici quel est son complice. Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille : c'est quelque chose, mais ce

(1) Nanteuil.

n'est pas assez pour le martyre qu'elle a dû souffrir. Il faut avouer que le monde est quelquefois bien fou et bien méchant. Les femmes même veulent aussi commencer à donner des scènes. Des dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la semaine dernière, se sont arrêtées dans une hôtellerie pour se rafraîchir ; et s'étant mises à boire, elles ont cassé, dans leur belle humeur, les verres et les vitres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes ! Adieu, encore une fois. Est-ce que vous ne me dites pas de finir ?

Je suis, etc.

LETTRE 188.

La marquise de Pompadour à la même.

1762.

Le plaisir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chère comtesse : je ne sais d'autre moyen de le rappeler et de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi trans-

portés de la conclusion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant à qui son médecin annonce qu'il lui sauvera la vie: mais voici bien d'autres nouvelles. Les Anglais, c'est-à-dire les marchands et le petit peuple, jettent feu et flammes: ils parlent de pendre le ministre qui osera faire la paix, le ministre qui la négociera, et le ministre qui l'approuvera. Le pauvre duc de B... (1) fait pitié; il tremble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais, dites-vous, le roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre et de faire la paix quand il juge à propos? Pardonnez-moi, Madame, il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B... a donc à trembler? Madame, vous êtes bien ignorante : est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un roi qui loge à Saint-James, sept ou huit cents autres rois qui s'assemblent au parlement, et sept ou huit millions qui habitent les villes et la campagne? Quand le roi de Saint-James fait quelque chose qui déplaît aux autres, ils commencent d'abord

(1) Bedford.

par murmurer, par écrire, par cabaler; puis ils pendent ses ministres, et lui coupent la tête à lui-même, ou le chassent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baise la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuse une seconde, en protestant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, Madame, qu'il n'est pas aussi facile de finir la guerre que de la commencer dans ce pays de la rate et de la liberté.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, et mon chevalier vint me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté; car je me croyais jeune et jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus.

LETTRE 189.

A la même.

Vous n'aviez pas besoin, ma chère amie, de recommander le marquis : tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne. Il s'agissait de passer une porte : une dame voulait que je passasse la première, et moi je ne le voulais pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarrasse dans ma robe, et je tombe sur le front ? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse, qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt ici *Esope à la Cour* : ne voulez-vous pas y venir ? Nous avons dans cette cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'Esope, mais très-peu qui soient aussi sages. Je voudrais que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus

modestes. La reine parla hier de vous, et demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'estime et d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne princesse est, sans contredit, la *femme forte* dont parle ce roi juif qui aimait tant les femmes : elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins (car elle en a) avec un courage que j'admire et qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime ; il est pénétré de sa vertu, et je crois que, s'il lui survit, il la regrettera sincèrement : Vous dirai-je encore ce que vous savez, que le dauphin ne m'aime pas ? il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passait dans la galerie, et nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte : je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce prince a de grandes qualités, un bon cœur, et peut-être trop de dévo-

tion : mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. La chose qui lui mérite le plus mon admiration, c'est son attachement pour le roi; il l'aime tendrement, et c'est peut-être le seul héritier qui verserait des larmes sincères à la mort de son père. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience; et quand j'y trouve un respect sincère et naturel pour le bon et le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je sais que cela ne suffit pas, et que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espère qu'à force de l'aimer et de la desirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale; jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent; c'est un effet naturel de l'âge; si elles vous ennuient, passez-les, mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chère, embrassez-moi sur cette joue, puis sur l'autre. Bon soir; je vais me coucher et rêver à vous.

LETTRE 190.

La marquise de Pompadour au duc de Broglie.

Vous vous moquez de moi, M. le Duc, avec vos complimens. J'étais fort touchée de votre disgrace, et je murmurais tout bas de voir un galant homme mal avec son prince, tandis que tant de petits hommes bas et rampans lèvent fièrement la tête, et se croyent quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le roi était fort prévenu; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite et sur la lâche envie de vos ennemis. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges; surtout l'ambassadeur d'Espagne, qui se connaît très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quittés pour aller en Danemarck: on lui a donné quelque sujet de mécontentement, et on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, si l'on dégoûte les

seuls hommes qui puissent lui faire honneur et la défendre ? Cependant il y a encore du remède à cela, s'il ne s'est pas engagé trop avant ; on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous, M. le Duc, je vous le répète, je suis ravie de vous revoir parmi nous, favorisé, honoré et content : mais ne m'en remerciez pas davantage..................

LETTRE 191.

Le comte d'Affry à la marquise de Pompadour.

La Haye, 10 octobre 1762.

Madame,

Une petite aventure, comme il nous en arrive trente dans l'année, vous attire une importunité de ma part. Ce matin on fait entrer chez moi un jeune homme de bonne mine, très-simplement vêtu. Une femme d'environ dix-huit ans, et qui semblait accablée de lassitude, s'appuyait sur lui d'un bras et portait un enfant sur l'autre. C'est elle qui vous

porte cette lettre. Faites-la entrer, et dites-moi si elle n'est pas intéressante. Nous sommes Français, me dit le jeune homme : nous voudrions retourner dans notre patrie; mais ce n'est que par la protection..... Il ne put achever, tant son embarras devint grand. Je vais vous raconter notre histoire, me dit la jeune femme, les yeux baissés, en rougissant un peu et avec de petites graces qui me prévinrent d'avance que leur faute était de la nature de celles que je suis trop porté peut-être à excuser. Voyons, Madame, si je vous rendrai le désordre aimable de sa narration. « Il y a deux ans... il n'en avait que vingt alors, et l'on est bien jeune à vingt ans.... il était soldat; il avait eu la permission de venir passer six mois chez nous, à cause d'une blessure. Il venait travailler, comme garçon menuisier, dans la boutique de mon père. Il est très-habile, et mon père disait toujours : *Je prendrais ce garçon-là pour mon gendre, si je n'étais pas si riche.* Enfin, j'entendais tout le monde en dire du bien, et puis les soirs nous chantions

ensemble, pendant que je filais ; il nous contait aussi la prise du Port Mahon et la guerre contre les Hanovriens. Il y a été blessé trois fois.... Je voyais bien qu'il avait de l'amitié pour moi, et j'en pris pour lui..... Monseigneur, vous saurez... Il faut tout dire à Monseigneur, n'est-ce pas, mon ami... Monseigneur, il nous arriva un accident.... » Imaginez-vous, madame la Marquise, un regard jeté sur l'enfant, et dans ce regard tout ce qu'il y a de plus comique et de plus touchant à-la-fois, vous saurez la valeur de cet *accident*. « Je craignais tant mon père! je forçai mon ami à fuir. Il ne voulait pas ; et moi-même, par réflexion, je ne voulais pas non plus en faire un déserteur. Je m'enfuis toute seule, en lui écrivant que j'allais mourir. Je voyageai long-temps, et un soir, comme j'allais toucher la frontière, il me joignit : je tremblais de joie et de frayeur. Enfin nous sortîmes heureusement du pays. Il fut le premier à chercher un prêtre ; nous sommes actuellement mariés, et voici notre enfant...... Nous avons

jusqu'à ce jour vécu de notre travail. Nous avons vu bien des pays. Qu'ils sont différens de la France ! Que nous serions heureux, si nous pouvions y rentrer !.... Mais il faut obtenir du roi la grâce de mon mari...—Et de ton père la tienne, interrompit le jeune déserteur. D'où êtes-vous ?—Monseigneur, elle est fille d'un menuisier de Meudon, et mon père est un des jardiniers de madame la Marquise à Bellevue. » Voilà un nouveau motif de m'intéresser à eux; sur-le-champ j'écris, j'écris ; mais je n'ai foi qu'en vous, Madame : faites la paix de cette jolie enfant avec son père ; et moi, j'espère qu'en faveur des trois blessures je ferai celle de son mari avec le roi. Et comment voyagez-vous, mes amis ? « Monseigneur, il porte notre enfant sur son bras.—Monseigneur, elle va à pied. »—Quoi ! si délicate, et si loin ? Ah ! si vous saviez ce qu'elle a déjà souffert !...—Et lui donc ? vous ne sauriez vous imaginer !... » Je ne suis pas riche, mes enfans, cependant je vous ferai cheminer plus commodément. Où attendrez-

vous votre grâce ? « En Suisse, Monseigneur, parce que mon régiment est à Besançon. » En Suisse ! allez loger dans le vieux château de Wallentshal, chez mes bons et anciens parens. Dites-leur que vous m'avez vu.... Vous pouvez imaginer que j'étais extrêmement ému ; sans enfantillage cependant, et j'en étais tout fier. Mais ce couple intéressant était tout attendri. Ce sont deux belles ames dans cette classe, je vous proteste. On me prit les mains : on me les pressa. « Monsieur, que de bontés ! nous donnerions notre vie pour vous. » Rien, mes amis, rien... Alors, par je ne sais quel hasard, l'enfant me caressa avec ses petites mains. Je suis vieux, mais sensible comme à quinze ans. Aussitôt la digue se rompit. Je fus contraint de leur tourner brusquement le dos, en leur balbutiant de s'en aller ; ils m'auront pris pour un insensé, ou, s'ils ont vu mon trouble, pour un enfant ; car, en vérité, toutes ces puérilités ne sont pas d'un homme.

Croirez-vous, madame la Marquise,

qu'on voit avec peine dans ce pays-ci les approches de la paix? Il était si commode pour les honnêtes Hollandais de faire tout le commerce de l'Europe sans inquiétude, et de laisser les autres nations s'égorger! Dieu veuille que cette paix soit de durée! Je souhaite de me tromper; mais je m'attends à voir recommencer la guerre dans deux ou trois ans.

LETTRE 192.

M. d'Alembert à madame la marquise de Pompadour.

Madame,

Je sais que vous avez été informée des offres que l'Impératrice de Russie a bien voulu me faire. On m'a dit encore au *Temple*, que vous vous intéressiez à la résolution que je prenais. Elle m'a été dictée par ma mauvaise santé, et par la médiocre opinion que j'ai de mes talens pour être l'instituteur d'un grand prince. Je suis flatté de l'honneur que l'Impéra-

trice m'a fait, en jetant les yeux sur moi. Je me croirais heureux de contribuer en quelque chose au bonheur d'une nation qui a tant d'influence aujourd'hui sur les affaires de l'Europe, en rendant son souverain juste, pacifique, modéré; en lui apprenant à respecter la foi des traités, les droits sacrés de ses sujets; à se contenter de ses possessions, sans envahir celles d'autrui, quelqu'avantage et quelque facilité qu'il y trouvât; à ne point manquer de fidélité à un allié utile et loyal; à ne point opprimer le plus foible avec le secours du plus fort; à ne point abuser d'une médiation frauduleuse pour dépouiller un vaincu de concert avec le vainqueur; à ne point se prévaloir de ces prétentions illusoires ou surannées, qui ne manquent jamais aux ambitieux; à respecter la foi jurée aux malheureux; à ne point violer par des arrêts iniques la sainteté des tribunaux; à ne point exciter par une avidité démesurée la jalousie de ses voisins; à ne pas... Enfin, madame la Marquise, je vois parfaitement bien d'ici tout ce qu'il

faudrait lui apprendre ; mais je serais peut-être bien embarrassé, s'il s'agissait de mettre la main à l'œuvre ; et si jamais le prince que j'aurais élevé, devenait injuste, violent, usurpateur, tyran, j'en mourrais de douleur.

LETTRE 193.

La marquise de Pompadour à M. d'Alembert.

Vous m'avez fait plaisir, en me faisant part de votre résolution au sujet de ce voyage chez les barbares. Vous méprisez et refusez avec politesse des offres magnifiques, qui auraient ébloui la plupart des autres. Cette conduite est noble et généreuse, tout le monde l'approuve. Il est plus beau à un philosophe de jouir en paix au sein de sa patrie, et dans la médiocrité de la réputation qu'il a acquise par ses travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens et des honneurs, qui, après tout, ne le rendraient pas plus heureux. J'ai lu quelque chose de votre ouvrage sur les Jésuites, et je ne le trouve

pas aussi bien écrit qu'il est fort et bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrace, et il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui qui fait de si belles choses sur tous les événemens qui se présentent. Je vous répète, en finissant, que tout le monde loue et admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, et qui le sera.

Je suis, etc.

LETTRE 194.

La marquise de Pompadour à M. de Voltaire.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y est beau, tout y est vrai ; et vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire et pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas, et les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution

du malheureux Calas, je croyais d'abord que cette scène s'était passée parmi les cannibales : mais on m'a dit que cela venait d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une ville où la sainte inquisition a été fondée ; et je n'en fus pas étonnée.

Est-il vrai que vous avez été dangereusement malade, et que vous avez reçu les sacremens avec une dévotion exemplaire ? J'appris cette première nouvelle avec douleur, et la seconde avec plaisir, parce qu'elle confirme ma bonne opinion à votre égard, sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. M. d'Argouge disait à ce sujet : Ah! le vieux pécheur! il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fièvre. Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avait dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé me sont très-agréables ; ma joie serait complète si

je pouvais vous être utile à quelque chose, et voir la France plus heureuse.

LETTRE 195.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

JE vis hier, ma belle comtesse, les tableaux exposés au Louvre; j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, et aucun de ces portraits ne me parut bien. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre; je suis seulement venue au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit; et quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse; quiconque soutient le contraire, ment, ou n'est qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air gros-

sièrement bon et sincère que j'aime tant. Le nouveau ministre se pique d'être honnête homme ; hélas ! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du roi, à qui il demanda hier combien il en pouvait bien user de paires par an. Mais, dit le roi, comme je suis souvent à cheval, je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines, dit le contrôleur : eh bien, voici le mémoire des culottes portées sur le compte de Votre Majesté pour l'année dernière ; il y en a seulement neuf cents paires. Ce galant homme alla ensuite chez Mesdames de France, et tira de sa poche quelques paires de gants blancs en leur demandant comment elles les trouvaient. Ils sont fort beaux, dirent les princesses. Bien, reprit le contrôleur ; ils ne me coûtent que vingt sous la paire ; les vôtres en coûtaient cinquante, j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez, ma chère, que cet homme commence bien ; mais il y a de plus

grandes réformes à faire que celle des culottes ou des gants. On tâche de faire des emprunts ; mais les Français n'ont rien à prêter, et les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu ; il n'y a plus d'hypothèques, ni de fonds libres pour la sûreté des prêteurs. Laval disait hier qu'un général Portugais ayant besoin d'argent, s'adressa à des marchands qui lui prêtèrent deux cent mille pistoles sur sa barbe. Je ne sais combien d'estime les Hollandais, par exemple, ont pour la barbe du roi ; mais je suis bien sûre qu'ils ne voudraient pas prêter vingt ducats sur ce gage. On parlait, il y a quelque temps, de pendre les fermiers-généraux ; mais ils ont de puissans amis qui disent qu'ils sont les colonnes de l'état ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'état, comme la corde qui soutient un misérable au gibet. Qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes dans l'abjection et dans la misère. Autrefois on haïssait la France, mais on la craignait ; à présent on la hait et on la méprise. Quoique les femmes soient

en général, fort indifférentes sur les affaires publiques, je ne puis ni ne dois l'être ; voilà pourquoi mes lettres ont presque toujours un mauvais air de politique qui serait fort ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait des ravages ici depuis quelque temps : elle a tué vingt personnes en quinze jours, et en défigure beaucoup d'autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici : j'aimerais presque autant vous voir morte, que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie ; tâchez de vous consoler de ne me pas voir ; et si vous trouvez ce secret, ne manquez pas de m'en faire part.

Adieu, etc.

LETTRE 196.

A la même,

Je tremble encore de la nouvelle que je vais vous dire. On a trouvé un garde-

du-corps couvert de sang et de blessures dans son poste. Eh! qui l'a mis dans cet état, dites-vous? Patience, Madame, et écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins. Il répond que c'étaient deux hommes de mauvaise mine qui voulaient forcer le passage, et pénétrer dans l'appartement du roi. Cette aventure a paru bien étonnante, et a répandu l'allarme par-tout. On l'a encore interrogé, et à la fin on a découvert par ses réponses, que son assassin était lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étaient les motifs de ce pauvre homme. Il comptait qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde conclurait que la vie du roi avait été en grand danger, qu'on admirerait, qu'on récompenserait son courage et sa fidélité. Mais il se trompait : on a jugé cette affaire singulière d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle aurait pu avoir, qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses ca-

marades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je crois que cet homme était fou, et qu'il serait peut-être cruel de pendre un homme au lieu de l'enfermer aux Petites-Maisons. Mais d'autres pensent tout autrement (1).

L'écrin que vous m'avez envoyé, est charmant : je m'amuse à le remplir, quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre fille que j'aime plus que votre écrin : beaux traits, beaux yeux, belle taille et bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paraît pas faire grand cas ; et je l'en estime davantage, car il est difficile de lui plaire et de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable et d'une grande maison, qui pourrait lui convenir. Je ne pense pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres ; car elle est toujours fort sérieuse et fort réservée avec lui. C'est là un symptôme de

(1) Le pauvre Latouche fut pendu.

la maladie amoureuse, autant que je puis m'en souvenir. Si ce parti ne vous déplaisait pas, j'ai dans l'esprit qu'il ne serait pas difficile de faire un mariage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages, vous voyez par mon humeur que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément, sur-tout parce que je vous aime; le plaisir solide de l'amitié dédommage bien des turbulens délices des passions. Adieu, ma chère, aimez-moi toujours bien de votre côté.

LETTRE 197.

A la même.

Aussitôt ma lettre reçue, je vous prie, ma très-chère amie, de faire mettre les chevaux à votre carrosse, et d'aller chez la marquise de Laval. C'est encore une emplette. Est-ce que je ne serai jamais lasse de faire des emplettes? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup et que je la prie de songer à

ce qu'elle sait bien, tandis qu'il est encore temps; elle vous dira ce que c'est; mais ne me grondez pas si vous désapprouvez cette dépense. Le maigre ambassadeur va nous quitter, et personne, à ce que je pense, ne le regrettera, excepté son boucher et son tailleur. Son esprit ni sa personne u'ont rien d'aimable. Le roi lui donnera son portrait. On ne sait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le comte va aux eaux de Plombières? Le pauvre homme! Je le plains s'il en a besoin, et encore plus si cela n'est pas: on va dans ces endroits-là plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain M. le Riom; eh bien, il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon, mais qui cst-ce qui profite des bonnes leçons? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'est pas absolument nécessaire. Le gros bœuf est bien malade, on espère qu'il mourra; il vit trop long-temps pour sa pauvre famille et les honnêtes gens. Savez-vous que la grosse duchesse est arrivée, celle qui

court seule toute l'Europe comme un grenadier? En vérité, la nature s'est trompée en la faisant, car c'est un homme que cette femme-là. Elle vit le roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ses voyages, et si Londres était plus beau que Paris. « Sire, dit-elle, il n'y a pas de belles maisons à Londres, mais il y a quantité de belles rues et de beaux visages, sur-tout parmi les femmes. » Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déjà vue deux fois, et elle nous promet une relation de ses voyages. Cela sera curieux. Je suis obligée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiser, je vous en rendrai mille, etc.

LETTRE 198.

A la même.

JE suis bien fâchée contre vous. Je vous attendais cette semaine; pourquoi n'êtes-vous pas venue? Si vous saviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *paradis terrestre*, comme les ignorans l'appel-

lent, vous viendriez me voir, sinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a d'homme aimable que le roi; tous les autres font pitié; pour les femmes, je n'en veux rien dire; cependant tout le monde les court. La galanterie est la folie des Français; les autres nations savent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient; la pauvre petite ne sait pas ce que je veux dire, c'est l'innocence même; elle est devenue tout-à-coup sérieuse, grave, et souvent je lui vois des yeux qui paraissent avoir pleuré. Au reste, le jeune homme que je soupçonne a du mérite et ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne; avouez que l'amitié est une belle chose, puisqu'elle met, pour ainsi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des représentations inutiles au sujet de la démolition de son port; il faut que le traité de paix s'exécute. Quelle pitié! Les Anglais parlent déjà de guerre; les uns parient

qu'elle se fera dans six mois, d'autres dans un an. C'est l'usage de ce peuple fou ; on parie au lieu de raisonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers anglais. Il faut donc que vous sachiez, madame, que l'empereur hait les Français à la mort ; qu'il veut ravoir la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place. Il doit encore conquérir l'Alsace et les trois évêchés, comme des anciens domaines de l'empire. Son armée est déjà en campagne, elle est auprès de Trèves, où sans doute elle est tombée des nues ; et tout cela va fondre sur la pauvre France au printemps. Voilà, madame, ce que les Anglais écrivent, et ce qu'ils croient ; cependant ils se disent sages et raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada ; les sauvages aiment toujours les Français, et font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent ; je ne crois pas qu'il y ait de nation qui possède mieux l'art de se faire haïr que les Anglais,

Tant mieux, ils seraient trop dangereux s'ils étaient encore aimables.

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours; mais ne m'attendez pas, car ce ne serait plus une surprise. Mon Dieu ! le beau temps ! Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau! Adieu.

LETTRE 199.

A la même.

Vos réflexions sur l'amitié sont excellentes, et mériteraient d'être imprimées pour votre honneur et l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincèrement. Ils mentent. Notre exemple seul prouve le contraire.

Oui, certainement, j'ai vu le comte de G.... (1); c'est un homme qui parle mal, mais qui pense bien. Il est magnifique en tout, et on en veut faire un ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courti-

(1) Guerchi, depuis ambassadeur à la cour de Londres.

sans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambassades ; j'admire ici les bons effets de la vanité ; c'est un folie particulière à la noblesse française : ailleurs on sert, mais on se fait bien payer ; mais chez nous on paie pour servir ; peut-être cet esprit est-il utile à un état ?-Ce comte part bientôt ; il a sollicité l'honneur d'être mon correspondant, et je le lui ai accordé ; ainsi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenais hier seule avec notre petite fille dans mon parc ; il était presque nuit, et nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc ; c'était mon jardinier qui était en chemise. A vingt pas de-là nous aperçûmes un géant tout noir ; c'était un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables ; c'étaient les enfans du suisse qui s'amusaient à faire du tapage. Voilà, ma chère, quelles furent nos frayeurs ; la plupart des craintes des hommes ne sont guère moins ridicules.

Est-il vrai que la place de Louis XV soit aussi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas eu le temps de la bien voir. On va la dédier; mais c'est au milieu de victoires qu'il faudrait faire de pareilles cérémonies. Est-il vrai que le petit duc s'est avisé de me haïr et de mal parler de moi ? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est-il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me suffit ; et malgré le torrent de haines, d'impertinences et d'horreurs que j'essuie tous les jours, si vous me restez fidèle, je ne serai pas à plaindre. Recevez, ma chère, le baiser le plus tendre de votre amie.

Je suis, etc.

LETTRE 200.

La marquise de Pompadour à madame de Neuilli.

Je viens d'apprendre votre querelle avec la fière duchesse. Elle a tort, et vous n'avez pas raison ; il faut avoir de

la complaisance et des égards dans le monde, sans quoi la vie est un pesant fardeau pour nous et pour les nôtres. Chacun a ses faiblesses, et les femmes sur-tout. Supportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La duchesse est fière, prompte et étourdie; mais elle a le cœur bon, et je crois que sa faute est involontaire. Je veux absolument vous réconcilier et vous faire embrasser: ces petites guerres de femmes sont toujours ridicules, et font rire les hommes, qui en pareil cas se coupent bravement la gorge sans s'amuser à crier et à disputer.

Le nonce doit faire son entrée cette semaine; j'y enverrai la petite Sainte-Yves, qui est fort curieuse de voir ces petites choses. Voulez-vous bien, ma chère dame, vous en charger, et me la ramener ensuite à Bellevue, où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire. J'ai vu hier le petit comte; il est bien joli; il me fait toujours souvenir de ma pauvre

Alexandrine, qui avoit beaucoup de son air. Je vous salue de tout mon cœur : aimez tout le monde et ne vous fâchez contre personne, car la colère est fort mauvaise pour la santé.

Je suis, etc.

LETTRE 201.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

Un des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse et bon visage à des personnes que je hais ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite duchesse. Ah ! quelle assommante créature ! comme elle grasseye, comme elle languit ! On dirait qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs et se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, et recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détes-

table : venez bientôt m'embrasser et me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus, tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle et pour avoir des aventures. Vous, ma chère, qui êtes belle avec modestie, et qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à notre sexe l'exemple de la sagesse et du bon sens, et aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, etc.

LETTRE 202.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

Je connais donc enfin madame la maréchale, je cherchais une amie, et je n'ai trouvé qu'une intrigante, sans esprit et sans modération. Elle a voulu me détruire, je lui pardonne et ne lui ferai

d'autre mal que de la mépriser. Ma situation est bien malheureuse ! Je ne puis connaître ni mes amis, ni mes ennemis, ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politesse et le même langage. Oh ! que je hais ce monde bas et flatteur ! J'aimerais mieux l'honnête franchise des sauvages, qui aiment ou haïssent ouvertement. Parmi nous, on rampe, on caresse, on embrasse celle qu'on veut perdre, et tout cela s'appelle le bel usage du monde chez les peuples civilisés ! Vous, ma chère, vous êtes presque la seule qui me consoliez de toutes ces misères.

LETTRE 203.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

Paris, 5 novembre 1762.

Vous devenez bien triste, ma chère amie ; vos discours, vos lettres, vos actions, tout porte une empreinte de mélancolie qui m'afflige beaucoup. Vous éprouvez de l'ingratitude de la part de

tous ceux que vous avez servis. Ils cherchent à vous nuire par tous les moyens possibles. Ce sont là de vrais malheurs. La maréchale se sert contre vous de la faveur que vous lui avez procurée, tout cela est monstrueux. Mais vous, mon amie, vous dont l'ame est belle et généreuse, ayez l'orgueil de pardonner. Il faut, dans la position où vous vous trouvez, vous roidir contre les tracasseries, les jalousies, les perfidies; faire des heureux, au risque de faire des ingrats, et du reste vous en tenir à un petit nombre de vrais amis. Je vous réponds de deux ou trois qui vous sont attachés pour la vie. J'ai vu l'envie s'emporter à tant d'horreurs, imaginer des impostures si atroces, que je ne suis plus étonnée de rien. Du moment que vous avez voulu jouer un rôle, vous avez dû vous attendre à ses traits. Je vous plaindrais, si vous étiez sans ennemis, car il faudrait en conclure que vous êtes sans faveur. Laissez-les nourrir leur vaine rage, et n'y songez que pour faire encore mieux qu'auparavant.

Adieu, mon amie, aimez-moi; dites-le-moi; c'est là un bien, qu'aucun autre n'égale. L'amitié n'est faite que pour les belles ames. Ceux qui n'y croyent plus, ne sont pas dignes de l'éprouver. Parmi une foule de souhaits extravagans, j'ai souvent formé celui de passer une fois pour morte, et d'entendre le bien qu'on dirait de moi. Car je suis bonne, et je crois qu'on n'aurait pas beaucoup de mal à en dire. *Mais, si on en disait?* eh bien, cela me servirait à me corriger. Adieu, mon amie: je vais au concert spirituel. C'est encore un plaisir que vous ne connaissez plus. On ferait en vérité dix infortunées de toutes les privations auxquelles vous vous êtes soumise. Mais on ferait mille heureux avec les dédommagemens.

LETTRE 204.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau, triste, abattue, de mauvaise humeur : la chose la plus agréable pour moi est de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie : je ne sais cependant si vous recevez mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais : mais j'ai besoin de vous les faire, pour soulager un peu mon cœur. Quelle est donc la situation des grands ! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, et ne sont heureux qu'en espérance : il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je suis toujours mélancolique, et souvent sans raison. Les bontés du roi, les égards des courtisans, l'attachement de mes domestiques, et la fidélité d'un très-petit nombre d'amis ; tant de motifs, qui devraient me rendre heureuse, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la pensée

de devenir femme de roi, et je me flattais que le meilleur des princes pourrait bien faire pour moi ce que son bisaïeul avait fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avait qu'une petite difficulté qui s'opposait à ce beau plan : la grande dame (1), et le petit normand (2), vivaient encore. Voilà, ma belle comtesse, les chimères qui ont long-temps amusé ce cœur faible, qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisait tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris : eh bien, cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Bellevue est charmante, et il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir. Des personnes charitables me rapportent tous les jours l'histoire et les aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais quand on a fini je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je suis morte avant mon temps : *mon royaume n'est plus de ce monde*. On conspire à me rendre la vie amère. On m'im-

(1) La reine.

(2) M. Le Normand d'Etioles, son mari.

pute la misère publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais succès de la guerre et les triomphes de nos ennemis. On m'accuse de vendre tout, de disposer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard, au dîner du roi, s'approcha de lui, et le pria de vouloir bien le recommander à madame de Pompadour. Tout le monde se mit à rire de la simplicité de ce pauvre homme : mais moi, je ne riais pas. Un autre présenta, il y a quelque temps, au conseil, un mémoire admirable pour trouver de l'argent sans incommoder le peuple : son projet était de me prier de prêter cent millions au roi. On rit encore de ce beau plan ; mais moi, je ne riais pas. Cette haine et cet acharnement général de la nation me sont bien sensibles : ma vie est une mort continuelle. Je devrais sans doute me retirer de la cour ; mais je suis faible, et je ne puis ni la souffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, et s'il se peut, donnez-moi quelques consolations.

LETTRE 205.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

Essonne, 15 novembre 1762.

Breton m'a trouvée ici, ma chère amie, où une colique affreuse m'a forcée de m'arrêter. Il m'a remis la lettre dont vous l'avez chargé pour moi. A peine étiez-vous partie de Fontainebleau, que Vassé y est arrivé. Rien n'est plus beau que le modèle qu'il venait vous montrer: cependant, ma chère amie, de mon autorité privée, j'ai résolu que vous ne le verriez pas. De tous vos chagrins, le plus vif est celui que vous a causé la perte de votre enfant. Elle n'est plus, la pauvre Alexandrine, mais vous n'avez pu l'oublier. A quoi bon renouveler votre affliction, par la vue de son tombeau? Rapportez-vous-en à moi pour diriger l'artiste. Bien des connaisseurs m'ont déjà fait part de leurs observations; et Vassé, à qui je les ai communiquées,

convient de leur justesse. On trouve, par exemple, cette figure de l'innocence trop découverte. Il y a infiniment d'esprit dans l'action de ces Génies, qui jettent dans la tombe leurs flambeaux éteints et les symboles des talens où cette chère enfant excellait. Son buste, cependant, caché par ce groupe, n'est plus l'objet principal du monument; Vassé m'a promis de disposer les figures de sorte qu'il se trouvera mieux en vue, et alors il aura fait un chef-d'œuvre.

Quel eût été le bonheur de celui que vous auriez choisi pour l'époux d'une créature aussi accomplie! C'est ce que je disais hier au maréchal, qui est venu me voir. Il s'est bien aperçu de mon intention; et comme il n'est jamais en reste, il m'a dit en souriant: « Madame veut sans doute parler de mon fils. Eh bien, je lui dirai que je n'aurais pu faire ce mariage, quand même je l'aurais désiré. Mon fils a des grands parens, dont il doit, par devoir, respect et décence, demander l'aveu, pour former un établissement. Ils ont refusé leur agrément,

et mon fils a dû renoncer à mademoiselle d'Etiolles. » Il m'est venu du monde au même instant, et je n'ai pu en savoir davantage. J'imagine, cependant, que le maréchal voulait parler de l'Empereur.

Je suis partie de Fontainebleau très-peu de temps après vous, comme vous voyez, ma chère amie ; mais je ne crois pas quitter cette bicoque avant demain. Le plaisir de m'entretenir avec vous me fait oublier les douleurs les plus aiguës. Je me sens cependant si fort abattue, que je n'aurais jamais la force d'aller en carrosse. Je fais préparer un bateau, qui me transportera à Paris, quoique je craigne horriblement les voyages par eau.

Votre confiance m'est bien chère, mon amie, conservez-la-moi. Faites-moi part de tout ce qui vous touche ; dites-moi vos rêveries même. Je vous en dirai franchement mon avis. Je n'approuve point, par exemple, celle que contient votre lettre d'hier. Si des événemens invraisemblables vous conduisaient jusque-là, qu'en résulterait-il

pour votre bonheur? Un plaisir de douze ou quinze jours pour votre vanité, c'est quelque chose, j'en conviens. Mais jetez les yeux au-delà, et puis desirez... Modérez vos souhaits, mon amie. Vous avez à votre disposition une mine inépuisable de bonheur. Exploitez-la; faites du bien.

LETTRE 206.

Le comte de Lion à madame la marquise de Pompadour.

Madame,

Après vous être assez long-temps amusée de mes couplets et de mes gentillesses, vous voulez bien me placer dans une carrière plus brillante. Vous ordonnez, Madame, et le roi obéit; et par un prodige de Fée, qu'on sifflerait jusque sur le Théâtre italien, le chansonnier de la cour de Louis XV se voit assis au milieu des Belle-Isle et des Chavigni. Je l'avouerai; j'ai de la peine à concevoir cette révolution singulière; elle me

paraîtrait un songe, si déjà je ne sentais en moi des sentimens qui ne peuvent être que des effets de ma métamorphose. Mon mérite se développe; tous les jours je remarque quelque nouvelle qualité, qui entre essentiellement dans la composition d'un ambassadeur français. Déjà je me trouve un bon fonds d'étourderie, beaucoup d'impertinence, et une grande opinion de mon savoir-faire. Le peu de bon sens que Gresset m'avait donné, se dissipe, Dieu merci, à vue d'œil; et j'espère que dans peu il ne m'en restera pas plus qu'à mes collègues: joignez à tout ceci l'ignorance la plus profonde qu'on puisse trouver, et vous verrez que je suis à la veille de figurer parmi les représentans de Louis XV; aussi je ne m'amuse plus à la bagatelle: ma muse m'abandonne, elle me fuit; et au lieu de répandre la gaieté dans un cercle de jolies femmes, je leur donne des vapeurs par des discours politiques. Hier, en méditant un couplet sur les hémorrhoïdes du pauvre d'Argenson, j'ébauchai (sans le savoir) ma harangue

au sénat de Venise ; et aujourd'hui encore, voulant chanter vos illustres amours, j'ai composé un vaste mémoire sur la source des malheurs de la France. Enfin je ne me connais plus, et me cherche moi-même : Mais, Madame, que votre discernement est rare ! Qu'il est perçant ! Jamais je ne me serais cru entiché des qualités d'un négociateur ; jamais faiseurs de dédicaces n'auraient osé me les soupçonner ; vous seule, Madame, avez su les démêler dans mon cœur, comme vous avez su jadis trouver des vertus guerrières à Richelieu, des talens à Saint-Contest, une nuance d'honnête homme à M. le contrôleur-général. Me voilà donc, grâces à vous, érigé en ambassadeur. On va me confier les intérêts du Royaume, à moi, que l'Evêque de Mirepoix n'avait pas jugé capable de manier ceux d'une petite abbaye. Enfin je pars ; mais avant de me mettre en route, souffrez, Madame, qu'en signe de la plus vive reconnaissance j'aie l'honneur de vous tracer par cette lettre quelques-unes de ces instructions que

je vous ai tant de fois recommandées. Vous êtes dans le poste le plus chancelant du monde. Elevée au-dessus de toute la cour, vous êtes à-la-fois l'objet de son encens, de son envie, et de ses embûches secrettes. Ce n'est que par une conduite irréprochable, que vous pouvez rompre les efforts de vos rivales et de vos ennemis. Avant tout, ne partagez pas votre tendresse. Loin de vous tous ces fats doucereux, qui ne végètent que pour s'établir la réputation d'aimables, sur les débris de celle de vingt femelles innocentes. Point de minauderies, point de souris dérobés. Croyez-moi, il n'est rien de si juste, que de conserver votre cœur tout entier à un prince à qui vous avez fait perdre celui de ses sujets. Beaucoup de complaisance pour votre amant-roi. Une résistance bien étudiée pouvait irriter ses désirs au commencement de sa passion; mais aujourd'hui qu'il vous sait toute par cœur, vos petites façons ne pourraient que vous abîmer dans son esprit. Quelle inconséquence de vous refuser à ses embrassemens les veilles de

grandes fêtes ! Quittez-moi ces cagotes simagrées. Voyez la belle Forcalquier ; que ne fait-elle pas ? Aspireriez-vous, par hasard, à un degré de sainteté plus éminent ? Vous savez, Madame, que rien ne s'acquiert par rien. Il faut travailler et mériter. Votre derrière soupirait après le tabouret, et l'a gagné. Ayez maintenant grand soin d'écarter vos rivales et d'abaisser leurs charmes. Sans parler de la Larignan, de la d'Étrées, dites que la Choiseuil a été disloquée dans ses premières campagnes ; donnez à toutes leur paquet ; vous recevriez le vôtre, si elles étaient à votre place. Diversifiez les plaisirs de votre amant. Madame Poisson, cette sage matrone, vous a trop bien élevée, pour que vous ayez pu oublier ses instructions essentielles. Mais ne vous contentez pas de posséder à fond cette morale sublime ; le principal est de la suivre et de la pratiquer. Vous ne réussirez point à fixer votre volage, en jouant un rôle de comédie, ou de quelque instrument de musique. Ne laissez jamais d'intervalle entre les plai-

sirs du roi; un moment de sang-froid suffirait pour le rendre à ses peuples. Maintenant plongé dans une ivresse perpétuelle, il ne se souvient qu'il est roi que pour immoler ses sujets. Ne vous arrêtez pas aux déclamations puériles de vos ennemis; que peuvent-ils vous objecter? Vous menez les Français; eh bien, le grand malheur! A-t-on jamais vu une ame financière sensible à de semblables reproches? De la fermeté, Madame; ne déshonorez, ne démentez pas votre sang, par une pitié indigne de la maison d'où vous sortez. Ecoutez les Français avec la même grandeur d'ame avec laquelle votre grand-papa *Bouchon* déshabillait ses bœufs et ses moutons aux Invalides. C'est très-bien fait à vous de soutenir les maltotiers contre tous, de plaider leur cause auprès du roi, et de leur faire octroyer le privilége exclusif de voler Sa Majesté; mais je voudrais que du moins vous associassiez le roi à vos travaux; c'est l'unique moyen de l'empêcher d'aller à l'hôpital. Vos tracasseries avec le clergé me dé-

plaisent : prenez bien garde ; car ces hommes de Dieu ont une tête de diable. Souvenez-vous bien de ne donner au roi que des ministres sots, bêtes, ou fripons ; jusqu'ici vous avez fait merveilles. Sa Grandeur, M. le Garde des Sceaux, réunit exactement ces trois qualités ; il est sot comme un parvenu ; bête comme un financier ; fripon comme un contrôleur. Saint-Florentin n'a jamais eu plus d'esprit qu'il n'en faut à un cocu. Rouillé raisonne rarement, et toujours par cascade. Saint-Contest n'opine que du bonnet. Saint-Séverin, avec un peu d'application, deviendrait un excellent cheval de carrosse, et Lamoignon ne l'a emporté sur ses concurrens qu'en faisant preuve que depuis long-temps il ne lui est arrivé de penser autrement que par procuration. Il était réservé au siècle de Louis XV de produire tant de grands hommes à-la-fois, et à vous, Madame, de les élever aux premières charges de l'état. Humiliez, abaissez l'ancienne noblesse. C'est celle qui se croit le plus en droit de gloser sur votre gouverne-

ment, et sur la vertu immense de vos associés. Ils sont plaisans ces MM. les glorieux. Sur quoi fondent-ils leurs prétendues prérogatives ? Sur quelques parchemins, sur les actions guerrières de leurs ancêtres. Sottises que tout cela; un bon fermier-général vaut mieux que toutes ces paperasses; et s'il ne s'agit que de ruiner des provinces pour acquérir le titre de noblesse, MM. les maltotiers sont indubitablement gens de la première distinction, et même tant soit peu princes du sang. Il a fallu huit années, et un million de héros pour subjuguer le petit état de Parme; et vous, aidée d'une vingtaine de satellites, vous avez pillé, saccagé, et asservi, en moins de deux ans, le plus vaste royaume de l'Europe. Quelle différence! Enfin, pour réduire tous ces préceptes en un seul, souvenez-vous toujours que vous êtes la maîtresse du roi. Fille de la Poisson, engraissez-vous du sang et des larmes des Français; c'est ainsi que, remplissant votre état, vous vous élancerez jusqu'au niveau des Brunehaut, des Isabelle, et

des Médicis ; et les siècles les plus reculés apprendront avec une sainte horreur que le trône de Bourbon, que les forces de toute l'Europe réunie n'avaient pu ébranler, a été renversé par la main d'une P..... (1).

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

(1) Nous ne publions cette dernière lettre que parce qu'elle a été trouvée dans les papiers de madame de Pompadour; cette femme aimable a dédaigné d'y répondre : son silence prouve son esprit et sa modération.

(*Note de l'Éditeur.*)

FIN.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce volume.

Pag.

Fin de la table du cinquième volume.

OUVRAGES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

BIBLIOTHÈQUE portative des Voyages, 42 vol. in-18, y compris 7 vol. d'atlas.

Idem, papier vélin satiné, atlas avant la lettre.

Idem, papier vélin satiné, nom de Jésus, atlas avant la lettre.

Idem, papier d'Angoulême, nom de Jésus, premières épreuves.

Cette collection de voyages a été faite sur un plan neuf : ce n'est point un abrégé froid et monotone des ouvrages originaux ; on a, au contraire, cherché à conserver le ton et la couleur du style propre aux écrivains dont on a fait passer les ouvrages dans notre langue : on a sur-tout soigneusement conservé tout ce qui est relatif aux mœurs, coutumes, arts, sciences, agriculture, manufactures et commerce, et tout ce qui peut être d'un intérêt réel. On s'est contenté de retrancher les détails peu importans et les répétitions (défaut presque inévitable dans ces sortes de relations) ; par-là, ces voyages réunissent tout-à-la-fois l'utile à l'agréable, ils deviennent à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ; et l'élégance du format, jointe à la modicité de leurs prix et à la facilité qu'on a de se procurer chaque voyage séparément, ajoute encore au mérite d'une entreprise déjà si favorablement accueillie du public.

Cette collection se compose des Voyages suivans :

Premier, second, troisième et dernier Voyage de Cook autour du Monde, nouvelle traduction, 15 vol. in-18, y compris 3 vol. d'atlas.

VOYAGE en Chine et en Tartarie, par lord Macartney, ambassadeur du roi d'Angleterre, traduit de l'anglais par M. Breton, 7 vol. in-18, y compris 1 vol. d'atlas.

VOYAGE de John Barrow en Chine, servant de complément à la relation de l'Ambassade de lord Macartney, traduit de l'anglais par M. Breton, 7 vol. in-18, y compris 1 vol. d'atlas.

VOYAGES aux sources du Nil, par Bruce, 9 vol. in-18, y compris 1 vol. d'atlas.

VOYAGES en Egypte et en Nubie, par Norden, 4 vol. in-18, y compris 1 vol. d'atlas.

Rien n'a été négligé pour rendre cette collection utile et agréable; la partie typographique a été traitée avec le plus grand soin, et l'on s'est efforcé d'imiter dans les gravures la délicatesse de burin qui caractérise les estampes originales anglaises.

Nota. *On pourra se procurer tous ces Voyages, reliés en veau, dorés sur tranche, filets d'or.*

Chaque Voyage se vend séparément.

D'ERTEBÉAU OU L'AVOCAT DES FEMMES, aventures galantes et véritables, 5 vol. in-12, fig.

ELÉONORE D'AMBOISE, duchesse de Bretagne, roman historique, 2 vol. in-12.

VOYAGE COSMOGRAPHIQUE, ouvrage dédié à la jeunesse, par le professeur Schaefer, instituteur des Pages de S. M. le roi de Prusse, 2 vol. in-12, fig.

LE CIMETIÈRE DE LA MADELEINE, par M. Regnault-Warin, 4 vol. in-12, fig.

ROSA OU LA FILLE MENDIANTE ET SES BIENFAITEURS, traduit de l'anglais de mistress Bennett, par Louise Brayer-Saint-Léon, nouv. édit., 10 vol. in-18, fig.